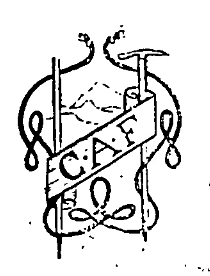
EXCURSION

DE

MEMBRES DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

AU CANADA



PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

1891

EXCURSION

DE

MEMBRES DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

AU CANADA

Les pages qui suivent contiennent le récit d'une excursion au Canada entreprise par divers membres du Club Alpin Français vers la fin de l'été de 1890.

Ce récit, pour être complet, aurait dû être accompagné, tout au moins, de l'analyse de la conférence que son auteur a eu l'honneur de faire, le 28 janvier dernier, devant les membres de la Section de Paris, réunis dans la salle de la Société de géographie. Au début de cette conférence, nous avons, en quelques mots, dessiné la situation de notre ancienne colonie à l'époque où elle devenait l'apanage de la couronne d'Angleterre; nous avons énuméré ses efforts et ses luttes pour conserver les coutumes, les usages, les lois, la religion et la langue du vieux pays; nous l'avons vue conquérir en 1867 une indépendance de fait; former, sous le nom de *Dominion of Canada*, une puissance d'une étendue considérable comprenant huit provinces réunies entre elles par le lien de la fédération et conservant cependant leur gouvernement propre et leur autonomie personnelle.

Passant successivement en revue l'organisation politique, administrative et judiciaire, puis l'organisation des cultes

et l'instruction publique, nous avons montré que la religion et l'enseignement avaient pour base la liberté la plus étendue, et que dans aucun autre pays du monde, les droits des minorités n'étaient plus scrupuleusement respectés. Abordant ensuite un autre ordre d'idées, nous avons parlé de la situation géographique des diverses provinces du *Dominion;* nous avons vanté la beauté et la salubrité de leur climat, la fertilité merveilleuse de leur sol, l'étendue et la variété de leurs produits, leurs ressources innombrables et en grande partie inexploitées, et montré le champ immense ouvert à la colonisation. Leurs richesses forestières et minières ne nous ont point échappé, non plus que celles provenant des plus belles pêcheries du monde entier, dues à la faune icthyologique la plus complète et la plus abondante.

Depuis trente ans, depuis vingt ans surtout, le Canada a marché à pas de géant. Grâce à son incomparable réseau de chemins de fer, à ses utiles canaux, à ses routes sans nombre, des centres dont l'importance croît chaque jour se sont multipliés dans les provinces les plus éloignées, et le commerce d'exploitation prend un développement de plus en plus considérable. Les gisements de charbon de la Nouvelle-Écosse, ceux de l'île de Vancouver, auxquels viennent s'ajouter les mines de l'Alberta, ont de nombreux débouchés. Le Manitoba exporte ses blés, de qualité supérieure; les provinces de l'Ouest et du Nord-Ouest, les bestiaux élevés dans leurs beaux pâturages et les chevaux de choix sortis des ranches établis sur le flanc Est des Montagnes Rocheuses. Bientôt des lacs de pétrole, dont le gouvernement retarde sagement l'exploitation, viendront combler le déficit résultant de l'épuisement des puits américains, et ajouteront une richesse nouvelle aux richesses forestières qui font, depuis longtemps déjà, la fortune des vieilles provinces d'Ontario et de Québec.

Nous ne pouvions pas ne pas parler des divers éléments de la population canadienne, et montrer que, si l'élément étranger se recrute par l'immigration, il n'en est pas de même de l'élément français, qui doit à son expansion naturelle et à une natalité merveilleuse son accroissement inin-

terrompu. Nous avons constaté que, sur une superficie de 4 500 000 kilomètres carrés que présente le Dominion, la population n'était que le vingtième de ce qu'elle pourrait être, et que, sur les 5 millions d'habitants qui peuplent cet immense territoire, près du tiers était d'origine française et descendait, ainsi que le million de Canadiens répandus dans les États-Unis, de ces 65 000 colons existant dans notre ancienne colonie au moment de l'acte de cession.

Cet accroissement ininterrompu de la population franco-canadienne, sagement encouragé par les pouvoirs publics, est, avons-nous dit, le pivot sur lequel les Canadiens font reposer toutes leurs espérances d'avenir. Ils sont certains, grâce à lui, qu'un jour viendra où l'élément anglo-américain lui-même, qui rêve de s'assimiler le Canada, sera dominé fatalement par l'élément français. Dieu veuille que ces espérances se réalisent! La France américaine se trouverait ainsi constituée, et nous n'aurions plus à formuler qu'un vœu : celui de lui voir parcourir avec la grandeur et l'énergie qu'a montrées sa vieille mère, la France d'Europe, le cycle de ses futures destinées.

Tel avait été notre projet.

Nous pensions que ces diverses considérations pouvaient contre-balancer ce que le récit pur et simple de notre voyage avait de sec et de monotone; mais nous devons reconnaître que notre cadre s'en fût trouvé singulièrement élargi et eût dépassé les limites qui nous étaient accordées.

Nous nous bornons donc au récit qu'on va lire, laissant à chacun de nos lecteurs le soin de suppléer à son insuffisance et à son aridité.

I

Le 16 août 1890, une quinzaine d'alpinistes, recrutés dans toutes les Sections de France, se trouvaient réunis à la gare du chemin de fer du Nord. Ils étaient accompagnés de M. G. Demanche, l'organisateur habile et dévoué de l'excursion qu'ils allaient entreprendre. A 6 h. le train s'ébranle et ne s'arrête qu'à Boulogne-sur-Mer,

où nous devions nous embarquer sur le *Wændam*, steamer de la Compagnie Américo-Néerlandaise en partance pour New-York. L'embarquement, annoncé pour minuit, ne put, pour cause de retards, avoir lieu avant 5 h. et demie du matin, alors que le soleil, déjà levé, éclairait de ses feux les édifices de la ville, promettant aux voyageurs une journée splendide. Nous avions été, au préalable, rejoints par un aimable collègue, M. de la Houplière; un second nous attendait à New-York où il fut fidèle au rendez-vous : c'était M. Salles, qui, par sa connaissance de la langue anglaise et son talent de photographe, devait nous rendre de très grands services. Nous étions donc en tout dix-sept (1).

M. Demanche, qui avait voulu présider à notre installation sur le bateau, et rester jusqu'à la dernière minute près de ceux qu'il avait le regret de ne pouvoir accompagner, nous quitta, ainsi que l'agent de la Compagnie, et immédiatement le steamer, levant ses ancres, s'éloigna du port et eut bientôt disparu, emportant notre groupe et sa fortune.

Si nous avions le sincère regret de quitter l'organisateur de notre petite caravane, nos cœurs étaient joyeux à la pensée que nous foulerions bientôt aux pieds cette terre du Canada, objet de toutes nos aspirations et de tous nos désirs.

Le steamer sur lequel nous étions embarqués semblait devoir se comporter merveilleusement à la mer. Bien construit, bien aménagé, d'une marche régulière et sûre, pourvu d'un bon corps d'officiers, il eût pu réaliser le type du transport transatlantique, si le service n'avait été insuffisant, et si la nourriture surtout, cette distraction suprême des passagers, n'avait pas laissé à désirer. Pendant les dix jours que dura notre traversée, le ciel fut constamment beau, la mer toujours clémente. Aucun de nous ne fut sérieusement incommodé, et le temps se passa en conversations tantôt sérieuses et savantes, tantôt amusantes et tant soit peu folâtres. Nous étions en tout, y compris l'équipage, près de huit cents personnes à bord, dont cent cinquante passagers de première classe. Il va sans dire que ces passagers appartenaient à tous les pays d'Europe et d'Amé-

(1) Voici les noms des alpinistes composant la caravane canadienne : MM. Baratte (de Blois), Bourgault (des Vosges), Coindre (de Lyon), Darnault (de Paris), Gayot (de Reims), Girardot (de Baigneux, Côte-d'Or), Gontard (de Semur, Côte-d'Or), Guénée (de Dijon), de la Houplière (de Montreuil), Léger (de Tours), Lorenti (de Lyon), Raveneau (de Paris), Roche (de Lyon), Rougé (de Dijon), Rouget (de Cinq-Mars, Indre-et-Loire), Salles (de Toulon), Thuvien (de Paris).

rique et offraient matière à de curieuses observations. Pendant ces dix jours, nous eûmes tout le loisir d'étudier le flirtage américain qui jamais, je crois, ne se donna plus libre et hardie carrière que sur le *Weendam*. Notre groupe avait sa personnalité bien distincte; il ne tarda pas à devenir sympathique, et les éclats de rire formidables qui parfois s'échappaient de nos rangs étaient parfaitement accueillis; souvent même ils devenaient contagieux.

Notre première journée à bord fut tout occupée par la nouveauté de notre situation, par notre installation et par la contemplation des dernières terres qui peu à peu s'éclipsaient à nos yeux. L'île de Wight surtout nous occupa longtemps. Nos regards la cherchaient alors même qu'elle avait disparu. C'était notre dernier fil d'attache avec le continent, car la nuit était venue avant que nous pussions nous trouver en travers des îles Scilly.

Dès la seconde journée, les whists s'organisèrent et le fumoir fut bientôt encombré de joueurs. Quant à ceux qui ne jouaient pas ou ne flirtaient pas, ils ne quittèrent guère le pont où, d'ailleurs, la mer leur ménageait d'incessantes distractions. Tantôt, c'était le passage d'un ou plusieurs bateaux et voiliers rentrant en France et échangeant des saluts avec notre bâtiment; tantôt une barque abandonnée, flottant, désemparée, au gré de la vague et offrant à l'imagination matière à maintes chevauchées; aujourd'hui des bandes de marsouins, ces gymnastes de la mer, se livraient sous nos yeux aux exercices les plus amusants; le lendemain ils étaient remplacés par les évolutions aériennes et extraordinairement attachantes de centaines de poissons volants que l'œil suivait avec curiosité alors qu'ils rasaient la crête des flots et disparaissaient subitement; puis un jour, à l'approche de Terre-Neuve, ce fut le tour des baleines et des souffleurs; ces énormes cétacés annonçaient leur approche par le lancement de puissantes gerbes d'eau que le soleil irisait parfois de toutes les couleurs du prisme. Nous pûmes, pendant une journée, examiner à loisir leurs curieuses évolutions.

Fort heureusement, nous échappons aux brumes et brouillards si fréquents sur le banc de Terre-Neuve; mais nous avions à peine dépassé de quelques centaines de milles la hauteur de ce banc, que déjà un remorqueur apparaissait portant à son bord et déposant bientôt sur le pont de notre bâtiment le pilote qui devait nous faciliter l'accès du port de New-York. Nous en étions encore loin cependant, car ce ne fut que le surlendemain, à la nuit tombante, que nous aperçûmes le premier feu signalant l'approche de la grande cité américaine.

Spectacle bien singulier et bien fait pour attirer l'attention! Armés de nos lorgnettes, nous cherchions à distinguer à travers la nuit, et au moyen des feux, le lieu précis où nous nous trouvions. Ceux des voyageurs qui connaissaient New-York ne pouvaient suffire aux explications qui leur étaient demandées. Il y avait en nous une impatience fébrile de voir et de connaître; mais cette impatience ne devait pas être satisfaite ce soir même. Nous dûmes attendre jusqu'au lendemain matin, à 6 h., la visite du service de santé qui, seul, pouvait nous délivrer et nous permettre enfin l'entrée du port.

Il était donc grand jour quand, le lendemain, le *Weendam* s'ébranla pour aller prendre place en son lieu ordinaire de stationnement. Au fur et à mesure que nous avancions dans le port, nous étions de plus en plus frappés d'étonnement. Un des premiers objets et monuments que le voyageur cherche à découvrir, c'est la fameuse statue de la Liberté, œuvre de notre sculpteur Bartholdi; mais il la cherche toujours trop haut, perdue qu'elle est au milieu d'une forêt de mâts, et ce n'est que lorsqu'on n'en est qu'à quelques encâblures qu'elle se dégage et apparaît dans toute sa beauté.

Les regards toutefois sont bien vite absorbés par la contemplation d'un spectacle nouveau pour eux, par ce mouvement incessant, ce va-et-vient perpétuel, ce chassé-croisé sans fin d'une multitude innombrable de bâtiments de tous genres et de toutes nations avec ou sans remorqueur qui, sans jamais se heurter, sans jamais entraver leur marche réciproque, se rendent à leurs différents postes ou accomplissent leurs différentes évolutions. Les *ferry-boats*, notamment, ces bacs immenses où s'engloutissent des trains entiers, des voitures, des piétons sans nombre, excitent vivement notre curiosité. Nous ne devions pas tarder à faire connaissance avec eux... Mais attention! Nous voici arrivés! Gare à vos malles et à vos colis! Voici que nous accostons un dock immense, véritable entassement de caisses et de ballots de toute nature au milieu desquels circulent omnibus et camions. C'est dans ce chaos qu'on jette, n'importe où, vos malles et vos valises. A vous de les repêcher et de les rassembler là où la douane, sur le vu d'un billet qui vous est délivré en échange d'un premier bulletin libellé sur le bateau, par un commissaire des douanes et selon votre déclaration personnelle, s'apprête à procéder à la visite minutieuse de vos bagages. A chacun son tour; il faut savoir attendre. Vous approchez enfin; un inspecteur désigné va s'emparer de votre bulletin et vous suivre... mais quatre ou cinq dames approchent et, sans

qu'elles aient besoin de le requérir, obtiennent immédiatement le privilège d'être servies avant vous; vous avez beau pester, tempêter, réclamer, peine perdue : ainsi le veut la courtoisie américaine. Enfin, après une heure et demie, deux heures d'attente, l'inspecteur, qui a mis tous vos effets sens dessus dessous, vous délivre votre *exeat* en apposant le signe conventionnel sur chacun de vos paquets, et, radieux, vous gagnez la sortie... Mais non, vous ne pouvez passer. Pourquoi ? parce que sur le léger havresac que vous portez en bandoulière ne figure pas le signe cabalistique. C'est à recommencer. On s'arrache les cheveux; mais qu'y faire ? heureux encore quand vous retrouvez l'inspecteur auquel vous avez eu affaire et qu'il veut bien vous donner votre *exeat* définitif.

Cette fois vous êtes libre, mais complètement ahuri. Sans l'agent de la Compagnie, sans, d'autre part, l'interprète de l'hôtel, venus à notre aide, nous n'eussions jamais pu nous tirer d'affaire. Avec quel plaisir, non sans avoir au préalable fait chéquer nos billets, nous entassâmes-nous dans l'omnibus de l'hôtel Martin! Bientôt un ferry-boat nous prend à son bord; nous traversons, sans même nous en apercevoir et sans quitter notre voiture, le bras qui sépare New-Jersey de New-York et, une demi-heure après avoir quitté le dock, nous arrivions à l'hôtel Martin où nos chambres étaient retenues.

Notre premier soin, après avoir procédé très sommairement à notre installation, fut de déjeuner. Nos estomacs, écœurés par la cuisine du *Weendam*, firent bon accueil aux mets qui nous étaient servis. Après le repas, nous nous réunissons pour constituer notre bureau; chacun de nous verse une somme déterminée entre les mains de notre trésorier; après quoi, nous divisant en deux ou trois groupes, nous partons pour visiter la grande cité aussi rapidement que possible, le temps nous pressant et rendez-vous étant pris pour l'heure du dîner.

Cette première visite de New-York ne nous laissa d'abord qu'une impression fort confuse, qui peu à peu se dégagea et prit corps. La vue de ces immenses maisons de briques à douze ou quatorze étages nous causa un étonnement profond. Broadway et la Cinquième Avenue, le Parc national et central où nous nous promenâmes longuement, le premier essai des Elevated, un assez long stationnement à la Batterie, c'est-à-dire à la pointe même de New-York en face du port, puis une longue marche pour atteindre le pont fameux de Brooklyn où nous restons une heure en contemplation devant le spectacle magique que présentaient le port et la ville au

coucher du soleil, tel fut l'emploi de cette première et inoubliable journée. Brooklyn surtout nous étonna. Rien ne peut donner l'idée de la circulation incessante des piétons, des voitures et des tramways. En une heure plus de cent mille personnes défilèrent sous nos yeux. En redescendant le pont, nous eûmes l'idée de nous retourner, et je n'oublierai jamais la surprise et l'impression que nous fit éprouver la figure de la lune en son plein, émergeant au-dessus et au milieu du pilier principal du pont, comme un point sur un *i*. Jamais décor de théâtre n'atteignit ce degré de féerie.

Il faisait presque nuit quand nous revînmes à l'hôtel. Après dîner nous faisons une courte promenade et nous allons chercher un repos qui ne devait pas être de bien longue durée, puisque le lendemain, de bonne heure, nous devions nous embarquer sur l'*Hudson* pour gagner Albany. Néanmoins, cette nuit passée dans un lit, le premier depuis notre départ de France, nous parut singulièrement agréable et reposante.

De grand matin, le lendemain, nous étions sur pied, après avoir soldé notre note, que notre vigilant trésorier trouva singulièrement exagérée; nous montons en voiture (un fourgon emportait nos bagages), et nous atteignons rapidement le quai où un magnifique steamer à trois ponts attendait, sous vapeur, le complément de ses passagers. La journée s'annonçait magnifique, et elle tint toutes ses promesses. Nous avions à bord le joyeux bataillon des élèves nouveaux de l'école de West-Point, en tenue civile. Arrivés à la station qui porte ce nom, tous ces jeunes gens, qui étaient fort gais, débarquèrent, et ce fut, pendant plus d'un quart d'heure, un spectacle curieux que ces futurs officiers, s'escrimant à qui mieux mieux sur leurs couvre-chefs réciproques et clamant leur hurrah traditionnel : *Ninety-two! Ninety-two! West-Point! West-Point! Ninety-two!* Ils n'avaient point disparu à nos yeux que déjà notre steamer reprenait sa course majestueuse et rapide. Quel beau fleuve et quelle merveilleuse navigation! Toutefois, les bords de l'Hudson m'ont laissé le souvenir de rives plates; cela tient sans doute à ce que sa largeur est telle qu'on navigue toujours à une assez grande distance de l'une et de l'autre rive. Le retour en chemin de fer, un mois plus tard, devait modifier cette impression.

C'est sur les bords de l'Hudson que nous vîmes, pour la première fois, ces singulières constructions qui ont nom *Élévateur*, que nous devions rencontrer plus tard en si grand nombre le long du chemin de fer du Pacifique Canadien. Ces immenses bâtiments, ayant

la hauteur d'une maison à trois ou quatre étages, contiennent d'énormes quantités de blé amenées par les cultivateurs des alentours. Ces blés sont incessamment vannés au moyen d'appareils fort ingénieux, et restent là jusqu'au jour où ils sont chargés sur des navires de commerce. L'architecture de ces espèces de docks à blé est le plus souvent massive et disgracieuse. On a cherché l'utile sans se préoccuper de l'agréable. Nous aurons souvent l'occasion de faire cette constatation en ce qui concerne les *bâtisses* américaines.

La nuit était presque tombée lorsque nous abordâmes à Albany, ville importante et considérable servant de point de départ à la ligne du chemin de fer qui devait nous conduire le lendemain à Niagara-Falls. Après avoir fait transporter nos bagages au chemin de fer et les avoir fait chéquer, nous nous rendîmes à l'hôtel voisin (hôtel Delavau) l'un des plus beaux, des plus confortables et des plus renommés des États-Unis. Chacun de nous a conservé le souvenir du repas qui clôtura cette journée. Fait exclusivement par des nègres, le service était merveilleusement accompli; il ne laissait rien à désirer sous le rapport de la célérité et de la propreté, ni sous le rapport des convenances et du confort.

Après le dîner, nous faisons un tour de promenade dans la ville; nous allons voir, à la lumière de l'électricité, les façades lourdes et sans goût de quelques-uns de ses monuments et, le moment arrivé, nous gagnons le chemin de fer où nous devions passer la nuit. Nous faisons connaissance avec les sleeping-cars du « Great Trunk », qui nous parurent fort bien aménagés et où, pour ma part, je passai une excellente nuit.

Nous arrivons le lendemain matin à Niagara-Falls, après avoir fait une courte station à Buffalo où nous vîmes les premiers trottoirs en bois et les premiers trains flottés qui plus tard devaient nous apparaître en si grand nombre; quant à moi, le cœur me battait fort à la pensée que j'allais voir et toucher, pour ainsi dire, l'une des plus grandes merveilles naturelles du Nouveau Monde et l'un des spectacles les plus grandioses qu'il soit donné à l'homme de contempler. Nous approchons. Le bruit de la locomotive et celui que fait le passage du train sur le pont suspendu ne parviennent pas à dominer les mugissements de la cataracte. Tout à coup, sur notre gauche, notre œil découvre une immense nappe d'eau se précipitant d'une hauteur impossible à déterminer du point élevé où nous étions, mais qui, je dois le dire, trompa les calculs d'une imagination exaltée et quelque peu délirante. Un de nos collègues s'écria tout à coup : « Ce n'est que cela! — Chut, lui dis-je, sus-

pendez votre jugement jusqu'à ce soir; au coucher du soleil vous me direz vos impressions. » Inutile d'ajouter que son impression définitive fut tout autre que la première. Et de fait, il faut avoir passé une journée entière autour de ces célèbres chutes, les avoir contemplées sous toutes leurs faces, s'en être approché jusqu'à sentir sur ses vêtements le rejaillissement de leurs flocons d'écume, être descendu jusqu'au niveau de l'abîme qui les reçoit, les avoir, revêtu d'un vêtement complet de caoutchouc, contournées, rasées d'aussi près que possible, puis, remontant, s'être rendu compte de l'immensité du volume d'eau qui les pousse en avant et qu'elles déversent sur une largeur de près d'un kilomètre et enfin, pendant des heures, s'être enivré pour ainsi dire du miroitement, de l'irradiation, des couleurs chatoyantes que produisent les rayons d'un soleil éblouissant, tantôt pur et tantôt voilé, pour absorber toutes les sensations et ressentir les impressions diverses et multiples que fait naître en nous la magie d'un tel spectacle. Mais comment peindre l'impossible? comment décrire ces arcs-en-ciel qui s'étalent sur la surface de l'abîme, ces teintes insaisissables qui passent par toutes les nuances du vert et du bleu et sont parfois bleues et vertes tout ensemble? Il faudrait, à défaut de pinceau, la plume d'un Chateaubriand ou d'un Théophile Gautier pour tenter et faire aboutir un pareil effort. Fixer la lumière et ses jeux est audessus de la puissance de l'homme.

Je puis dire qu'à part une visite aux rapides et un souvenir à l'infortuné capitaine Webb dont ils furent le tombeau, à part aussi un stationnement prolongé en face du Whirlpool, ou tourbillon, dont l'aspect donne véritablement le frisson, et dont le calme effrayant vous fascine et vous attire, la journée entière se passa en contemplation devant ces cataractes fameuses, et lorsque le soir longtemps après le coucher du soleil, je m'arrachai à leur attachant spectacle, je demeurai absolument convaincu que leur réputation n'avait pas été surfaite.

Nous passâmes la nuit à l'hôtel Clifton, situé en face des cataractes, et le lendemain, de grand matin, je reprenais mon poste d'observation, pendant que plusieurs de nos collègues partaient en voiture visiter à la hâte le tourbillon et les rapides qu'ils avaient omis dans leur excursion de la veille.

On sait que ces cataractes forment deux chutes bien distinctes : la chute américaine, située sur le territoire des États-Unis, et la chute canadienne, située en territoire canadien. Un jour viendra où le rocher qui les sépare sera rongé par les eaux, et les deux

chutes se confondront. Elles se confondent déjà dans une admiration commune, et si l'une l'emporte en étendue et en surface, l'autre se présente aux regards plus compacte et plus majestueuse. J'oubliais de dire que toutes les deux tombent d'une hauteur de 180 pieds. On reproche communément à ce merveilleux tableau de manquer de cadre. Sans doute, si ces chutes étaient adossées à un cirque de montagnes élevées de plusieurs milliers de mètres, le décor aurait quelque chose de fantastique et de grandiose; mais il ne faut pas oublier qu'elles sont formées par le déversement d'un lac tout entier, ayant une étendue et une largeur considérables, ce qui ne permet pas de supposer la présence et l'existence d'un groupe de montagnes à proximité. Il est déjà difficile d'expliquer cette différence de niveau dans un pays n'offrant à la vue qu'une étendue uniformément plate. Je livre le problème à de plus compétents, et j'abandonne à regret ces lieux qui m'ont captivé si longtemps.

A 10 h. donc, le samedi 31 août, nous partons en chemin de fer pour gagner la station de Niagara-Leviston, d'où nous nous embarquons immédiatement pour Toronto à bord du steamer l'*Impératrice-des-Indes*. Arrivée à Toronto entre midi et 1 heure, et transbordement immédiat à bord du magnifique bateau le *Corsican*, de la compagnie Richelieu.

La traversée du lac Ontario n'offre rien de particulièrement remarquable; mais nous sommes frappés de la magnificence, du luxe et du confortable du bateau sur lequel nous sommes embarqués. Le *Corsican* est un type achevé des steamers américains. Les bois les plus rares ont été employés dans son aménagement intérieur; le brillant et le poli des bois ne le cèdent qu'au brillant et au poli des cuivres; chaque pièce de la machine est fourbie avec un soin des plus méticuleux, et mes collègues et moi, je m'en souviens, sommes tombés en admiration devant cette merveille et ce luxe de propreté. C'est à bord du *Corsican* que nous fîmes la connaissance de M. et de Mme de Saint-M***, habitant la Nouvelle-Orléans, couple aimable et charmant qui nous fournit les renseignements les plus utiles, mais qui, malheureusement, devait nous quitter la nuit suivante.

Ce jour-là, je partageai ma cabine avec mon collègue, M. Raveneau; la nuit fut loin d'être calme, et j'ai souvenance que nous fûmes assez rudement secoués. Mais le lendemain, qui était un dimanche, le soleil se leva radieux. J'étais depuis longtemps sur le pont pour assister, d'une part, à ce lever magnifique et, d'autre

part, à un coucher de lune non moins merveilleux. Mon admiration était partagée entre ce double spectacle. Jamais il ne m'était apparu avec cette netteté et cet éclat. Dans ces parages, toutefois, comme sur la mer, il faut s'attendre à de brusques variations. En quelques instants, en effet, le ciel se couvre de nuages, et nous rentrons pour ainsi dire dans la nuit. Le paysage prit instantanément un aspect étrange et crépusculaire, qui donnait à toute chose une teinte violacée permettant à peine de distinguer les objets et confondant toute perspective. Cet état atmosphérique dura peu, et quand nous commençâmes la traversée des Mille-Iles, il avait disparu. Cette traversée des Mille-Iles mérite la réputation dont elle jouit, et pour notre part nous la vanterions avec chaleur, si la suite de notre voyage ne nous avait ménagé en ce genre un spectacle encore plus beau.

A sa sortie du lac Ontario, le Saint-Laurent commence son admirable parcours par se jouer au milieu d'un essaim d'îles charmantes, au nombre de 1,692, qu'il contourne et caresse tour à tour. Sous la puissance de ses baisers, ces îles, dont quelques-unes, nous n'avons pas besoin de le dire, sont microscopiques, se couvrent d'une végétation vigoureuse du sein de laquelle surgissent, de-ci, de-là, de coquettes villas jetant des regards parfois indiscrets sur les nombreux steamers, sur les innombrables embarcations qui s'aventurent au milieu d'elles. Nous ne sommes pas encore sortis du dédale de ces îles et îlots qu'apparaissent déjà les premiers rapides qui accidentent si pittoresquement le cours du Saint-Laurent. Grande émotion de la part de très nombreux passagers, qui s'imaginent courir un danger réel; émotion de peu de durée d'ailleurs, car ce premier rapide est lestement franchi. Pour notre part, nous ne fûmes impressionnés que par la beauté de la mise en scène et par l'habileté avec laquelle le steamer rasait les rochers dont la crête apparaissait à peine ou se cachait sournoisement à fleur d'eau.

Parmi ces rapides, il en est deux cependant qui méritent une mention spéciale : c'est d'abord le rapide du Grand-Saut, que nous franchissons à 1 h. et demie. Sa traversée demande près de dix minutes, et les tourbillons au milieu desquels on navigue sont assez multipliés et assez forts pour imprimer à notre bateau un mouvement de tangage fortement accentué. Il y a deux hommes à la barre; le capitaine ne quitte pas la passerelle et multiplie les commandements. Nous passons sur une véritable barre de rochers presque tous invisibles, évoluant tantôt à droite, tantôt à gauche;

mais nous sentons qu'une main ferme nous gouverne, et les appréhensions qu'au début beaucoup avaient éprouvées se transforment en un sentiment d'enthousiasme et d'admiration. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si la crainte avait cloué quelques personnes dans leurs cabines, presque toutes les autres avaient envahi l'avant du bateau, désireuses de ne rien perdre des émotions qu'elles pressentaient.

C'est, en second lieu, le rapide si renommé de Lachine, près du bourg de ce nom. L'heure avancée ne nous permet pas ce soir-là d'en entreprendre le passage, à notre grand regret, je l'avoue; mais la plupart d'entre nous se dédommagèrent le lendemain matin en retournant à Lachine par le chemin de fer et s'embarquant ensuite sur un bateau qui fait tous les jours et spécialement ce service. Le rapide de Lachine est moins long que celui du Grand-Saut; il n'est guère plus émouvant. On comprend très bien toutefois qu'il faille le grand jour pour le traverser : les écueils sont plus nombreux, plus rapprochés, plus hérissés, si je puis m'exprimer ainsi, et on frémit en pensant qu'un faux coup de barre pourrait y porter le bateau qui, eu égard à la rapidité du courant, se briserait et s'ouvrirait infailliblement.

Nous fûmes donc obligés ce jour-là de débarquer à Lachine, d'où un train nous transporta à Montréal. Il était 7 h. et demie quand nous fîmes notre entrée à l'hôtel Richelieu.

Personne, hors l'hôtel, n'était prévenu de notre arrivée. Nos compatriotes, se fiant au programme qui leur avait été envoyé de Paris, ne nous attendaient que deux jours plus tard, et nous n'avions pas voulu, en leur adressant une dépêche, leur occasionner un dérangement et changer leurs projets. Le bruit de notre arrivée ne tarda pas cependant à se répandre. Avant même que nous eussions fini de prendre notre premier repas, un reporter d'un journal de Montréal, la *Presse*, si j'ai bon souvenir, venait nous interviewer, et le résultat de cet interview paraissait le lendemain matin, 1er septembre, dans les journaux de Montréal.

Heureusement, le lendemain, je sortis de très grand matin, en vue de parcourir la ville. Chemin faisant, je me livrai à d'assez curieuses observations. La façon dont se distribue la glace à la porte de chaque maison me parut assez extraordinaire. La glace, coupée en blocs ressemblant, comme grosseur et comme forme, à nos pavés de grès de Fontainebleau, était enlevée de l'intérieur de la voiture au moyen de grands ciseaux recourbés en dedans, et jetée aux pieds de la porte de chaque abonné. Ici un bloc unique;

là, deux, trois ou quatre. Personne ne s'en inquiète. Ils sont enlevés par leur destinataire, alors parfois que leur volume a diminué de moitié. Cette distribution m'a donné une idée de la consommation de la glace par les habitants de Montréal. Je remarquai aussi que si les boutiques étaient fermées, aucun volet n'en protégeait la devanture. Je fus frappé également du très grand nombre de terrains vagues et non bâtis, qui se multipliaient au fur et à mesure que j'avançais. Enfin, après avoir marché environ une heure et demie, je pus, grâce aux omnibus et tramways avec lesquels je fis ce jour-là connaissance, être rentré à l'hôtel Richelieu sur les 10 h. et demie.

J'y étais impatiemment attendu. La première personne que je vis fut M. Perrault, ancien député, l'organisateur de toutes les réunions en faveur des Français, homme aimable et charmant s'il en fut; puis vinrent M. Roy, ancien avocat; un mien cousin installé depuis peu à Montréal; plusieurs journalistes, M. Beaugrand, ancien maire de Montréal, que nous retrouverons plus tard, et enfin M. Schwoob, notre agent consulaire, qui s'excusa, sur l'ignorance où il était de notre arrivée, de ne s'être pas trouvé la veille au débarcadère du chemin de fer pour nous recevoir, ainsi qu'il l'eût désiré. Il se mit tout de suite à notre disposition avec une obligeance qui, ce jour-là comme plus tard, ne se démentit pas un seul instant. Nous ne saurions lui exprimer trop chaleureusement notre vive et sincère gratitude. Il nous fut extrêmement utile. Non seulement il nous renseigna aussi souvent que nous en avions besoin; mais il fit avec nous, comme en notre absence, des démarches nombreuses près la Compagnie le C.-P.-R., et si celle-ci n'abaissa pas ses prétentions autant que nous l'eussions désiré, la faute n'en est pas à notre excellent consul.

Après le déjeuner, qui eut lieu en commun (le maître de l'hôtel avait mis une pièce spéciale à notre disposition), chacun employa sa journée à sa guise. M. le consul, notre zélé trésorier et moi, qui nous étions chargés des intérêts généraux de la caravane, nous hâtons d'employer la première heure de l'après-midi à l'organisation de la campagne que nous devions entreprendre quelques jours plus tard à travers les provinces du Dominion, et que nous avions l'intention de pousser jusqu'à Victoria, en employant la ligne du Pacifique Canadien. Vers 3 heures, devenus libres, nous nous dirigeons dans la direction du Mont-Réal, à travers les beaux quartiers de la ville et, arrivés au sommet de la terrasse, nous restons un bon quart d'heure à jouir de la vue splendide de la ville

qui se déroule tout entière à nos pieds et du fleuve qui la baigne sur toute sa longueur. Le spectacle est superbe et vaut qu'on s'y arrête. Nous continuons notre promenade et visitons les merveilleux cimetières, catholique et protestant, installés sur un des revers de la montagne, qui sont eux-mêmes des buts de promenade et j'allais presque dire de récréation pour les habitants de la ville. A la descente de la montagne, nous apercevons, groupés sur le talus, en masses compactes, un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants venus là pour assister aux jeux auxquels se livrait, dans l'intérieur du champ de courses, la Société des Travailleurs, que nous avions vue le matin défiler en une procession interminable dans les rues de la ville. Pressés, nous ne nous arrêtons pas et continuons notre visite de la cité montréalaise.

Nous dînons de bonne heure, car nous partons le soir à 7 h., à bord du *Québec*, pour gagner la ville de ce nom. Bien que fatigante, la journée avait été admirable et nous laissa une bonne impression.

Le *Québec*, sur lequel nous allons nous embarquer, est un de ces magnifiques steamers qu'on a décorés du nom de « palais flottants ». Le capitaine, à qui le président de la délégation fut présenté, se montra d'une courtoisie charmante, et ne crut pas devoir moins faire que de le conduire lui-même à la cabine ou appartement du directeur. Il y passa une excellente nuit.

Le mardi 2 septembre, arrivés à Québec après une nuit très pluvieuse, nous prenons congé de l'aimable capitaine. Nous serrons la main de M. Perrault et de deux compatriotes, MM. de Vilmorin père et fils, que nous avions eu la bonne fortune de rencontrer et qui ne pouvaient nous accompagner, désireux qu'ils étaient de prendre part aux séances du Congrès forestier qui, cette année, se tenait à Québec, et nous montons sur un autre steamer. Celui-ci ne tarde pas à lever l'ancre dans la direction du Saguenay, affluent du Saint-Laurent.

C'est alors seulement qu'il nous fut permis, pour la première fois, d'admirer les environs de Québec. Ils sont purement et simplement ravissants. Les deux rives du fleuve, que nous embrassons facilement du regard, sont, au sortir de cette ville, parsemées de maisons de campagne, dont quelques-unes fort élégantes. On nous montre plusieurs villas, et, entre autres, la résidence d'été du gouverneur de Québec, située sur un coteau, à proximité des plaines d'Abraham.

Bientôt nous apercevons sur la rive gauche du fleuve, bornant

l'horizon, le commencement de la chaine des Laurentides dont les pentes, éclairées et couronnées par un magnifique soleil, présentent une ligne véritablement féerique. Plus loin, notre attention est attirée par de grandes fermes appartenant au séminaire de Québec, dont les possessions sont considérables. Passant entre la rive gauche du Saint-Laurent et la grande et belle île d'Orléans qui se présente aux regards presque au sortir de Québec, nous voyons défiler devant nous des sites pittoresques et variés. C'est d'abord, mais un peu loin, la belle chute de Montmorency, que nous devions admirer de plus près deux jours plus tard ; puis ensuite la chapelle de Sainte-Anne, où nous devions également nous retrouver en nombreuse compagnie, et, dans le lointain, le mont Sainte-Anne dominant de ses 2,687 pieds les campagnes environnantes.

Grande société à bord de notre bateau. Parmi les passagers, nous distinguons bientôt le colonel Rhodes, qui, bien qu'Anglais, fut longtemps ministre de l'agriculture dans la province de Québec. Extérieur absolument correct, manières d'un gentleman distingué ; de plus, instruit et bienveillant et nous donnant avec une grande obligeance les renseignements qui pouvaient nous être utiles. Il se rendait à sa maison de campagne de Tadoussac. — Un abbé du séminaire de Québec, grand amateur de pêche, nous donne sur la pêche du saumon les détails les plus intéressants. Peut-être ces détails ne furent-ils pas étrangers à la détermination que prirent plus tard deux de nos collègues de s'installer à la baie des Chaleurs afin de se livrer à ce *sport* si recherché et si émouvant.

A 2 heures, premier arrêt à la Malbaie, surnommé le Trouville canadien : nous causons avec quelques habitants paysans, Français d'origine et, qui plus est, Normands. Nous leur serrons la main avec émotion. Puis nous traversons le fleuve, qui peut avoir en cet endroit une quinzaine de kilomètres de largeur, et à 5 h. 30 min. nous atterrissons à Rivière-du-Loup.

De même que Kamouraska et Canouna, situées comme elle sur la rive droite du Saint-Laurent, Rivière-du-Loup est un lieu très fréquenté des baigneurs. La largeur du fleuve est sensiblement plus grande ici qu'à la Malbaie : elle peut atteindre de 20 à 22 kilomètres. Nous mettons pied à terre et nous allons, pendant le peu de temps qui nous est accordé, visiter quelques cabanes d'Indiens à demi sauvages, dont les habitants fabriquent de nombreux petits ouvrages en bois qu'ils vendent fort cher aux étrangers. A la porte de l'une de ces cabanes nous voyons pour la première fois un canot fait d'écorce de bouleau, dont les Indiens

se servent avec beaucoup d'habileté pour naviguer sur les lacs et les rivières. A notre retour au bateau, on nous remet une dépêche du consul général de France, qui nous souhaite la bienvenue et nous attend le surlendemain jeudi à Québec.

Il faut une heure et demie environ pour aller de Rivière-du-Loup à Tadoussac, où nous arrivons à la nuit. Le colonel Rhodes nous quitte ici en nous souhaitant bon voyage et nous donnant rendez-vous pour le lendemain mercredi 3 septembre.

A notre lever, qui eut lieu, pour quelques-uns d'entre nous tout au moins, à 5 heures, nous constatons 1 degré au-dessous de zéro. Nous nous étions, sans nous en être aperçus, avancés fort au loin dans la rivière du Saguenay; nous avions dépassé le cap Ouest et nous touchions en quelque sorte à Chicoutimi, point extrême de notre navigation, quand un brouillard des plus intenses nous força subitement à stopper. Au bout d'une heure à peu près, le brouillard se dissipe, et il est 7 h. et demie quand nous abordons à Chicoutimi. Nous descendons et nous profitons de l'heure qui nous est accordée pour visiter la ville, c'est-à-dire l'église que l'on reconstruit en ce moment sur un plan très vaste, le séminaire tout battant neuf, et nous admirons de loin le bâtiment de l'évêché. Singulière ville! aspect étrange avec ses habitations écartées, ses larges rues, ses trottoirs en bois élevés de près d'un mètre au-dessus du sol, ses nombreuses scieries et ses immenses terrains vagues. L'évêque de Chicoutimi est un des prélats les plus distingués de la province de Québec. Il était trop tôt pour essayer de pénétrer jusqu'à lui; trop tôt aussi pour visiter les établissements industriels et notamment les scieries qui font de cette ville relativement récente un centre important. Placée dans l'une des anses du Saguenay, au point où celui-ci cesse d'être navigable, Chicoutimi occupe une ravissante situation. L'arrivage du bois y est considérable.

Nous nous rembarquons à regret; mais en présence des beautés pittoresques que nous réserve la rivière à sa descente et dont elle ne tarde pas à nous gratifier, nos regrets font place à l'admiration la plus vive. Les rives du Saguenay, depuis Chicoutimi jusqu'à la baie de Ha! ha! dans laquelle, par suite du retard occasionné par le brouillard du matin, il ne nous fut pas donné d'entrer, sont assez plates, mais verdoyantes et gracieuses. A la hauteur de la baie, le bateau ralentit sa marche, et nous pouvons apercevoir très distinctement les deux paroisses de Saint-Alexis et de Saint-Alphonse, situées en face l'une de l'autre aux deux extrémités de la baie. Nous avions à notre bord deux « habitants » de cette dernière

localité, descendants de colons français établis là depuis la cession. L'un d'eux était arpenteur, et nous fournit sur les divisions et le partage des terres de très précieux renseignements. Je dois dire que tous deux étaient fort gais, fort enchantés de leur position, et tout heureux de rencontrer des Français du vieux pays.

A partir de la baie de Ha! ha! les rives du Saguenay deviennent plus escarpées; les montagnes boisées, couvertes de jeunes pins et qu'affectionne, paraît-il, le *caribou*, dont la chasse est pleine d'imprévu, semblent se rapprocher de nous et vouloir nous surplomber. La nature devient des plus pittoresques. Elle est par là même des plus indescriptibles. Sur la rive gauche, la Descente des femmes, dépression de terrain au centre des montagnes, rappelant un épisode des guerres permanentes, pour ainsi dire, entre les Hurons et les Iroquois, appelle tout spécialement notre attention, tandis que sur la rive droite elle est sollicitée par l'approche des plus belles merveilles du Saguenay. C'est d'abord le Tableau, grande et large paroi de rocher lisse, dont nous nous approchons tellement qu'il semble que nous allons la toucher et contre laquelle les habiles du bateau, et entre autres notre collègue M. de la Houplière, lancent sans la pouvoir atteindre de nombreux cailloux emmagasinés à bord à cet effet. A côté, se dresse le cap Éternité, avec ses 1,800 pieds d'altitude, portant à mi-hauteur une statue de la Vierge. Le bateau le contourne et nous le montre sous toutes ses faces ; puis plusieurs coups de sifflet retentissent, et l'écho les répercute de la façon la plus sonore et la plus vibrante. L'aspect de la rivière est, à ce moment, tout à fait imposant, d'autant que le cap Trinité, voisin du précédent, de même hauteur et presque de même forme, harmonise et complète le tableau.

Nous ne dirons rien des autres escales de la rivière, et nous ne nous arrêterons plus qu'à Tadoussac, où nous arrivons à midi et demi. A notre grande joie, un sursis de trois heures nous est accordé. Nous en profitons pour nous lancer à la découverte de la ville et de ses environs. Nous visitons d'abord l'établissement où se fait l'élevage du saumon, ce magnifique poisson si fréquent dans les affluents du Saguenay et dans le Saguenay lui-même, et dont la pêche constitue le genre de *sport* le plus en faveur aujourd'hui auprès des Anglais et des Américains. Diverses sociétés louent des rivières entières ou achètent sur leurs rives des étendues considérables de terre dans le but unique de se livrer à leur sport favori pendant un ou deux mois de l'année.

Les saumons que nous vîmes étaient en grand nombre, tant dans

le bassin inférieur que dans le petit lac supérieur où on les transporte lorsqu'ils ont acquis le degré de croissance voulu. Notre curiosité satisfaite sur ce point, nous allons visiter successivement la nouvelle église et l'ancienne reconstruite sur l'emplacement où, dit-on, Jacques Cartier avait édifié la première chapelle catholique. Celle-ci est admirablement située en face de la berge que recouvre un sable fin et uni, sur lequel reposent, attendant la marée haute, de nombreuses barques et de nombreux canots. Il nous prend fantaisie, à un de mes collègues et à moi, de couper le promontoire à travers bois au lieu de le contourner par la plage. Nous gravissons un ravissant petit sentier qui nous fait longer sans nous en douter la propriété du colonel Rhodes et aboutir à l'établissement de pisciculture.

La situation de Tadoussac est véritablement exceptionnelle. Nous comprenons l'attrait qu'exerce ce charmant pays; mais nous ne pouvions nous y éterniser. Nous retournons à bord, où nous retrouvons l'ancien ministre de l'agriculture et sa famille, et nous reprenons notre navigation, cette fois sur le Saint-Laurent. Plusieurs d'entre nous regrettent le Saguenay et ses collines si gracieusement boisées. Les arbres sont jeunes encore, les anciens ayant été détruits, il y a une douzaine d'années, par un incendie considérable qui dura plusieurs jours et dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires. Ils regrettent également ses eaux sombres et profondes comme une mer, sur lesquelles la navigation est sans périls; ils regrettent surtout l'absence de ces merveilleux rochers, géants de granit préposés à la garde de cette belle et intéressante rivière.

Nous allons refaire la nuit le trajet que nous avons fait le jour. C'est le cas d'aller se reposer : libre à nous de rêver aux beautés pittoresques qui ont fait pendant toute la journée l'objet de notre admiration.

II

Le lendemain, 4 septembre, nous étions de bonne heure sur le pont du bateau; le soleil se levait splendide, et rarement plus beau spectacle s'étala sous nos yeux. Cette arrivée à Québec, à cette heure matinale et joyeuse, saluée par toutes les harmonies de la nature, avait quelque chose d'idéal. Tout le monde sait de quelle façon merveilleuse la cité de Jacques Cartier et de Cham-

plain se présente aux regards, avec son promontoire faisant saillie sur le fleuve, sa citadelle empourprée des premières caresses du soleil, ses maisons blanches et ses nombreux bâtiments voiliers ou vapeurs commençant leurs évolutions, en laissant derrière eux leurs éclatants sillages. La nature semblait vraiment en fête, et nos cœurs, je dois le dire, étaient à l'unisson.

Six heures sonnaient au moment où nous mettions pied à terre. Ce ne fut pas chose facile que de nous organiser : nous parvenons à grand peine à charger nos effets sur deux voitures, où prennent place également quelques-uns d'entre nous, le reste de la caravane suivant à pied. Nous gravissons l'interminable pente qui conduit à la partie supérieure de la ville, et, comme tout le monde autour de nous parlait français, nous avons tous en vérité l'illusion d'une cité française. Il nous fallut une heure pour arriver à l'hôtel Saint-Louis. Nous prenons possession de nos chambres, et, pendant que nos amis s'occupent de choses et d'autres, nous allons, un de mes collègues et moi, chez le consul général de France, pour prendre l'heure à laquelle il serait disposé à nous recevoir. Rendez-vous fut donné pour 6 heures.

Je n'oublierai jamais cette première sortie dans Québec et cette première promenade sur l'esplanade, d'où la vue domine toute la vieille cité, le fleuve Saint-Laurent, de l'autre côté duquel elle s'arrête, embrassant toute la presqu'île de Levis et une partie de l'île d'Orléans. Nous saluons avec une vive émotion le monument de Montcalm et de Wolfe, sur le socle duquel nous n'avons pu lire sans attendrissement cette inscription, due, ainsi que le monument lui-même, à la noble impartialité d'un ancien gouverneur, lord Dalhousie : *Wolfe-Montcalm, Mortem virtus; communem famam, historia, monumentum posteritas dedit* (1). Montcalm! ce nom évoque tout un poème d'héroïsme et toute une vie d'honneur qu'aucune tache ne ternit. Depuis combien d'années je rêvais à Québec, je ne saurais le dire; mais j'avais le cœur comme étreint, tout en étant heureux de fouler aux pieds cette ville imprégnée du sang et du souvenir français! Avec quelle curiosité et quelle émotion, quelques heures plus tard, nous parcourions les rues de cette fille aînée de la France, cherchant dans ses traits, dans ses vieux hôtels, ses maisons en pignon, ses vieilles enseignes appendues aux boutiques, et jusque dans ses antiques voitures, les

(1) Wolf-Montcalm : « Leur courage leur donna la mort; l'histoire, une gloire commune; la posterité, ce monument. »

traits de la France du XVIIe siècle que nous décrivaient nos aïeux!

Québec a gardé en effet la physionomie d'une de nos vieilles villes françaises, avec ses rues étroites et tortueuses, ses ruelles assombries, ses nombreux escaliers, ses corridors bas et sombres donnant accès dans des maisons plus sombres encore. Mais elle en diffère par ses trottoirs en bois et par ses monuments, d'un caractère tout moderne, dont la ville haute est principalement ornée.

Il va sans dire que nous nous empressons de visiter la citadelle, les plaines d'Abraham, tombeau de Montcalm, où se décidèrent les destinées de la colonie. Les honneurs de la citadelle nous furent faits par un sous-officier de la milice. Cette citadelle sert en même temps de caserne et, chose assez commune dans le Canada, le premier personnage que nous voyons en entrant dans la cour d'honneur c'est un magnifique ours noir, dont l'accueil est des moins terrifiants. L'armement des remparts est très primitif; mais de tous les côtés la vue est admirable. L'entrée, sous une immense porte voûtée, n'est pas sans grandeur.

De la citadelle, et grâce aux véhicules que l'hôtel nous avait ménagés, nous descendons rapidement dans la basse ville; nous parcourons la rue Saint-Joseph, où nous remarquons les magasins de fourrures de *La Liberté*, connus du monde entier, et nous nous dirigeons à travers la campagne vers le village de Montmorency. Il faisait très chaud, et la poussière nous aveuglait. Nous arrivons; nous donnons nos noms : on nous délivre des tickets, et, pendant que nos équipages se reposent, nous traversons un parc, et peu après nous nous trouvons en face de la splendide chute de *Montmorency*, digne d'être admirée même après les splendeurs du Niagara. Un escalier en bois de 365 marches et dont il faut se méfier, recouvert qu'il est, dans sa partie inférieure, par une couche humide et gluante qu'y déposent les effluves et la poussière d'eau de la chute, vous permet de l'examiner de bas et en face dans toute sa majesté. Elle tombe, si je ne me trompe, de 160 pieds de hauteur. Les environs sont des plus pittoresques et des plus sauvages.

Revenus à Québec, nous retrouvons à l'hôtel MM. de Vilmorin, et on nous remet, de la part de M. Joly de Lotbinière, président du Congrès forestier américain, une invitation pour assister à la dernière séance de ce Congrès, qui avait lieu le soir même. Notre après-midi se passe à visiter, en compagnie de nos aimables compatriotes, l'Université Laval et l'Église des Ursulines, où se trouve

le tombeau de Montcalm. Ce n'est pas sans émotion que nous saluons le modeste mausolée renfermant la dépouille mortelle du héros français, et je considère encore aujourd'hui comme un des bonheurs de ma vie d'avoir fait ce pèlerinage patriotique. Le temps nous manque pour visiter le couvent, dont la supérieure est, au dire de l'un de nous qui eut l'honneur de la voir, une femme éminemment distinguée et d'une rare intelligence. Le couvent est un pensionnat de jeunes filles très renommé et dirigé d'une manière remarquable.

A 6 h., nous allons tous ensemble faire visite à M. le consul général de France, M. de Turenne, dont l'accueil fut des plus courtois et des plus aimables, et qui nous a offert gracieusement ses services. Il nous avait semblé que cette démarche était un juste hommage au représentant de la France. Le soir, quelques-uns d'entre nous se rendirent au Congrès forestier, et, là, le secrétaire du Congrès, après nous avoir présentés à l'honorable président, nous remit des invitations, accompagnées d'insignes, pour la fête de clôture, qui devait avoir lieu le lendemain, et qui n'était autre, suivant l'usage, que l'antique pèlerinage à Saint-Anne de Beaupré.

5 *septembre.* — Fidèles au rendez-vous, nous montons, à 10 h. précises, à bord du vapeur le *Druid*, que M. J.-U. Gregory, du gouvernement de la marine, avait mis à la disposition des membres du Congrès. Ceux-ci s'y trouvaient déjà au grand complet, ayant à leur tête l'honorable M. Joly de Lotbinière, et dans leurs rangs nos compatriotes MM. de Vilmorin père et fils. Les notabilités du pays s'y trouvaient également en grand nombre, et parmi elles nous devons citer, outre le gouverneur des îles Bahama, l'honorable M. Langellier, l'honorable M. Archambault, l'honorable M. Duhamel, plusieurs magistrats de la cité de Québec, des députés, des sénateurs et, tout particulièrement, M. le premier ministre de la province de Québec, l'honorable M. Honoré Mercier. Nous lui fûmes immédiatement présentés, et je me hâte d'ajouter que son accueil fut d'une extrême bienveillance. Des dames en assez grand nombre, charmantes pour la plupart, ajoutaient encore, par l'éclat de leurs toilettes, aux charmes qu'une nature admirable prodiguait autour de nous. Le temps était merveilleux, et c'était plaisir de voir la joie, l'entrain, l'animation de cette foule cosmopolite et distinguée, où l'on entendait parler toutes les langues. Nous devons à la vérité de dire que les membres du Club Alpin reçurent de tous l'accueil le plus aimable : M. le

premier ministre, M. et Mme Grégory, M. Perrault et nombre d'autres se mirent en frais pour eux. Longtemps nous fîmes cercle autour de l'honorable M. Mercier, dont la physionomie distinguée, la fine bonhomie et le rare talent de conteur exercèrent sur nous une irrésistible attraction. Nous ne devions pas tarder à l'admirer comme improvisateur merveilleux et orateur de premier ordre. Quant à moi, je fus immédiatement conquis, et je reste l'un de ses admirateurs les plus fervents, les plus enthousiastes.

Vers midi et demi, nous abordons, non sans avoir, le long du chemin, jeté un nouveau coup d'œil sur les beautés que nous avions vues la veille, et notamment sur la belle chute de Montmorency, et nous nous dirigeons immédiatement à pied vers la chapelle Sainte-Anne. Cette chapelle ressemble à tous les sanctuaires du même genre buts de pèlerinage nombreux et fréquentés. Des *ex-voto* en nombre considérable, des autels ornés de fleurs, parmi lesquelles on remarque la campanule géante, blanche et bleue, des fidèles agenouillés dans la nef et les chapelles et bon nombre de curieux. Les bons Pères nous montrent les richesses de leur trésor, et vers 2 heures nous reprenons le chemin du bateau. L'honorable M. Mercier voulut à tout prix me ramener dans sa voiture, et j'eus ainsi le loisir d'admirer sous toutes ses faces l'esprit fin, délié, plein d'humour de M. le premier ministre, en même temps que je constatais l'accueil sympathique dont il était l'objet de la part des populations. Il revint couvert de fleurs.

A bord, un lunch fut servi sur le pont du bateau, lunch exquis, dont M. Grégory fit merveilleusement les honneurs. Chacun y fit bon accueil. Puis vint le moment des toasts et des discours. L'honorable président de l'Association forestière ouvrit le feu : les orateurs s'exprimèrent presque tous en anglais; seul, l'honorable M. Mercier, par courtoisie pour ses hôtes français, s'exprima en notre langue. Inutile d'ajouter qu'il fut, comme toujours, admirable, et, comme toujours, chaleureusement applaudi. Après lui, M. de Vilmorin d'abord, et le président de la Délégation du Club ensuite, prirent la parole et furent sympathiquement écoutés. Une jeune dame américaine et M. Perrault terminèrent la série des discours. Nous approchions alors de Québec. Il était 5 h. 30 min. quand nous débarquâmes. Nous voulions nous rendre immédiatement à notre hôtel, mais M. le premier ministre insista tellement pour que nous l'accompagnions chez lui prendre un verre de vin vieux, qu'il nous fut impossible de résister. Il remit à chacun de nous sa dernière brochure, et il gratifia l'auteur de ces lignes de

son portrait. sur lequel il mit une dédicace aimable suivie de sa signature.

Ainsi se passa pour nous cette journée inoubliable entre toutes, charmante à tous les points de vue, pendant laquelle nous pûmes constater d'une manière indéniable la sympathie de tous les Canadiens vis-à-vis de la France, et qui nous laissa dans l'âme un profond sentiment de bonheur. Que la presse de Québec reçoive également ici nos sincères remerciements pour les articles bienveillants qu'à plusieurs reprises elle a bien voulu nous consacrer! M. le consul général de France, sachant que nous partions le soir même, tint à nous apporter ses adieux à l'hôtel Saint-Louis. Nous sommes heureux de l'en remercier.

A 10 h., le soir, nous prenons le train pour Montréal.

6 *septembre*. — Cette journée qui, sous le rapport du beau temps, ne devait pas être inférieure à celles qui l'avaient précédée, était tout entière destinée à Montréal. Pour les uns, elle se passa en visites chez les parents ou amis qu'ils pouvaient avoir en cette ville; pour les autres, en courses et en promenades, et le Bureau, de concert avec notre aimable consul, M. Schwob, l'employa en grande partie à arrêter les conditions dernières moyennant lesquelles allait s'effectuer notre grand voyage à travers le Dominion. Le groupe entier ne devait malheureusement pas y prendre part. Deux d'entre nous, MM. Baratte et Coindre, séduits par tout ce qu'ils avaient entendu raconter des plaisirs que procuraient la chasse et la pêche à ceux qui s'y livraient, avaient résolu d'aller sur les bords du lac Saint-Jean expérimenter par eux-mêmes cette vie mouvementée, pleine d'attraits imprévus. Au dernier moment, paraît-il, et alors que nous les croyions déjà aux prises avec les ours et les caribous des forêts avoisinant le lac, et que nous versions des pleurs sur leur sort futur et inévitable, ils changèrent de direction et prirent le chemin de la baie de Chaleurs. Ils y accomplirent, dit-on, maintes prouesses.

Cinq autres nous abandonnèrent également, soit parce qu'ils ne crurent pas pouvoir adhérer aux conditions imposées par la Compagnie, soit parce qu'ils craignaient la fatigue d'un aussi long trajet, soit enfin parce que leurs occupations et le soin de leurs affaires les rappelaient prématurément en France. Nous eûmes pourtant encore, dans cette même journée, deux fois l'occasion de nous réunir : la première, pour aller, après notre déjeuner, et sur l'invitation de M. de Labarthe, agent de la Compagnie Bossière, prendre le café à bord de l'*Electric*, appartenant à cette Com-

pagnie, et qui se préparait à partir pour France; la seconde fois, pour nous rendre au Cercle français, dont les membres, tous et exclusivement français, avaient eu l'aimable pensée de nous offrir le champagne. Les cinq membres dont nous avions ainsi le regret de nous séparer étaient l'excellent et savant M. Lorenti, ce narrateur, ce démonstrateur incomparable, dont les leçons familières captivaient tellement notre attention que celle-ci n'était jamais tentée de s'échapper par la *tangente;* notre aimable secrétaire, M. Salles, le seul photographe que contenait notre groupe, et dont chaque jour, ou plutôt chaque heure, nous eûmes à déplorer l'absence; puis MM. Bourgault, Rouget (de Cinq-Mars) et Roche.

Ces aimables collègues, lorsque le moment de la séparation fut arrivé, voulurent absolument nous accompagner jusqu'à la gare, afin de ne nous quitter qu'au dernier instant et alors seulement que le train s'ébranlerait. Nos adieux furent extrêmement touchants, et, lorsque le bon M. Lorenti, au nom de tous, me donna la dernière accolade, nous étions visiblement émus. C'est que trois semaines passées ensemble loin du pays suffisent pour créer des liens dont le temps peut atténuer la force, mais qu'il ne saurait rompre d'une manière définitive, et, pour notre part, nous saisirons toujours avec bonheur l'occasion de nous rapprocher de ces excellents collègues.

III

Nous voici donc installés dans notre sleeping-car : nos cabines étaient numérotées; et nous en prenons immédiatement possession. On sait que le service du sleeping est fait exclusivement par des nègres, bons enfants pour la plupart, mais qu'il ne faut pas contrarier dans leurs habitudes et leurs manières de faire. C'est pour avoir méconnu cette vérité, ou plutôt pour l'avoir ignorée, que le soir même j'eus une altercation assez vive avec notre nègre au sujet de la manière d'arranger ma couchette; il se fâcha, je me fâchai; il cria, je criai aussi fort que lui, et le plus drôle c'est que, ni lui ni moi, nous ne nous comprenions. Il parlait anglais, je parlais français, et la discussion aurait duré toute la nuit sans l'intervention de notre intelligent trésorier, qui fit valoir un argument sans réplique auquel notre nègre se montra très sensible. La querelle se termina par un immense éclat de rire et chacun

gagna sa couchette. A partir de ce moment, tous les nègres furent nos amis, et nous étions pour eux les *bons Français*.

Dimanche 7 septembre. — Le lendemain, la plupart d'entre nous étaient levés à 6 h. du matin. Chacun s'accordait à trouver qu'on dormait très bien dans les couchettes du C.-P.-R. Le soir, il y faisait bien un peu chaud, mais en revanche les matinées étaient fraîches. Nous nous habituâmes promptement à ce nouveau genre d'hôtel, très confortable d'ailleurs, renfermant cabinets de toilette avec tous leurs accessoires, salles de bain, etc., etc. Bien que les cabines fussent occupées indistinctement par les hommes et par les femmes, celles-ci avaient leurs toilettes et accessoires dans une partie séparée du wagon. La gène mutuelle se réduisait donc à peu de chose. La plus grande partie de nos journées se passait sur la plate-forme, à l'arrière du train, ou, quand le vent était trop fort, dans le fumoir. Aucune partie du paysage ne nous échappait, et nous pûmes contempler à l'aise les variétés d'aspect sous lesquelles il se présentait à nos regards. L'un d'entre nous, M. Rougé (de Dijon), se distinguait tout particulièrement par les observations les plus fines et les aperçus les plus justes.

Le matin de ce premier jour, nous fûmes surpris de nous trouver en pleine forêt brûlée. Les arbres étaient ou noirs, ou absolument dépouillés de tout feuillage : les uns, les plus près de nous, étaient couchés, brisés et noircis ; les autres, et c'était le plus grand nombre, se tenaient encore debout, attendant, mais en vain, qu'une fée bienfaisante leur rendît leur ramure. Ces derniers ressemblaient à une immense houblonnière, d'une profondeur et d'une étendue sans limites, que la liane précieuse n'a point encore entourée et n'entourera jamais. Cette vue est d'une monotonie et d'une tristesse sans pareille. Heureusement elle est souvent interrompue, et d'autres distractions s'offrent bientôt à nos regards. En effet, les lacs et les forêts alternent, et, quand nous longeons un de ces lacs ou que nous traversons les rivières qui s'y déversent, les points de vue deviennent enchanteurs et variés.

Le tracé de la voie est admirablement compris; la voie elle-même est en général très solidement assise; toutefois, lorsque le train passe sur ces nombreux ponts de bois qui jalonnent la ligne du Pacifique Canadien, on est, dans les premiers temps surtout, légèrement intrigué par la vue de ces tonneaux remplis d'eau, disposés, à intervalles égaux, sur l'une des poutrelles du pont, et destinés à combattre les commencements d'incendie dont ce même pont pourrait être le théâtre.

Pendant la nuit, nous avions fait, sans nous en douter, un bon bout de chemin : nous avions dépassé Ottawa, la capitale fédérale, que nous réservions pour le retour, et frôlé bon nombre de stations d'une minime importance. Depuis quelques années, ces petites stations ont changé d'aspect. On en rencontrait autrefois qui ne se composaient que d'un wagon servant à la fois de demeure à un ou deux employés, d'abri pour l'outillage, de station pour le télégraphe : aujourd'hui, sur la ligne du Pacifique, cette installation primitive a disparu, et, à la place du wagon à tout faire, se dressent de simples mais proprettes maisonnettes en bois, renfermant, avec le logement du chef de gare, des pièces pour le public et les services du réseau, quelquefois même un buffet.

La nature change essentiellement et incessamment d'aspect. L'immense fouillis de bois brûlé ou mort que vous aviez un instant sous les yeux se déchire, s'entr'ouvre, et, tout d'un coup, un décor splendide apparait aux regards : ici, une magnifique rivière traverse, comme un ruban d'argent, le tapis vert des forêts à moitié défrichées et ouvre un aperçu des plus riants sur les collines d'où elles descendent; là, c'est un lac d'émeraude ou d'opale qui surgit comme un brillant miroir, et disparait presque aussitôt derrière un rideau de verdure; des cascatelles murmurantes se font entendre sur votre gauche, tandis que, du côté opposé, de profonds ravins, à la floraison puissante, sollicitent votre admiration. Et que dire de ces jeux de lumière qui vous éblouissent comme des éclairs, et comme eux vous arrachent des cris d'enthousiasme! Quand nous fûmes pour la première fois témoins de ces beautés, nous approchions de la station de *Klock*, nous longions les bords de l'*Ottawa*, la plus grande rivière de la province d'Ontario, et nous laissions derrière nous ces immenses et innombrables piles de bois, sciées et rangées, provenant des scieries qui sont là en grand nombre et que nous rencontrerons sans cesse sur notre route.

Bientôt nous passons devant *Mattawa*, centre favori des chasseurs d'orignal et des pêcheurs de truites; puis nous atteignons l'importante station de *North-Bay*, sur le lac *Nipissing*. Nous y faisons halte pour y renouveler nos provisions de glace et d'eau, et permettre au *dinning-car* (wagon-restaurant) de compléter ses approvisionnements. Le *dinning-car* n'accompagne pas toujours le train : il stationne le plus souvent dans un endroit, ville ou bourg, où il lui est facile de prendre son chargement de vivres, et il ne vient s'accrocher au train qu'au moment du premier déjeuner, c'est-à-dire sur les 7 heures du matin. Parfois il reste, jusqu'au

repas du soir, attaché au convoi ; mais souvent aussi il n'apparaît qu'une ou deux fois, lorsqu'il doit se trouver sur le trajet à parcourir des stations contenant un buffet-restaurant. Quand le train a douze ou quinze heures de retard, ce qui arrive de temps à autre, le *dinning-car* fait défaut, et alors on s'arrange... comme on peut.

La station de North-Bay et toute la région que nous allons parcourir pendant le reste de la journée est assez difficile à décrire : très pittoresque, très accidenté, le pays présente, le plus souvent, simultanément, un assemblage d'eau, de bois, de prairies, de crêtes rocheuses qui s'amalgament et offrent les perspectives les plus variées et les plus inattendues. Les lacs sont nombreux; plus nombreux encore sont les cours d'eau qui s'y déversent ou qui en sortent; nombreuses aussi les chutes qui font mouvoir d'innombrables scieries. Seuls, les chasseurs et les pêcheurs peuvent se reconnaître dans ces labyrinthes d'îles, de canaux, que cachent l'épaisse verdure des forêts ou les rangs pressés des arbres desséchés mais encore debout. C'est la demeure des ours, de l'orignal et du chevreuil, et on comprend avec quels regrets les Indiens sauvages qui habitaient ces lieux depuis des siècles ont dû les abandonner pour aller planter au loin leurs tentes désormais muettes, ou se parquer dans des réserves strictement limitées.

A *Sudbury*, gros village où nous nous arrêtons quelques minutes, toute la population se presse sur les quais en bois de la gare pour nous voir passer. Dans plusieurs groupes de jeunes filles, nous entendons parler français. A quelques milles de cette station se trouvent les gisements de nickel et de cuivre connus du monde entier. De hauts fourneaux et d'immenses quantités de minerais sont disséminés dans tout le voisinage. La ville est en voie de formation. De nombreuses habitations et une assez vaste église se construisent en ce moment.

Je n'ai pas l'intention d'arrêter le lecteur aux *300* stations qui jalonnent la route du C.-P.-R. Beaucoup n'offrent aucune espèce d'intérêt, et les nombreux milles qui les séparent les unes des autres ne présentent parfois à la vue, dans la partie du parcours où nous nous trouvons, que des rideaux d'arbres indéfiniment prolongés et des touffes d'aster et d'épilobium qui égaient de leurs brillantes couleurs, les bords mêmes de la voie. Nous ne nous arrêterons ni à *Larchwood* aux sites charmants, aux rapides variés, ni à *Cartier*, bien que nous y restions une demi-heure en détresse, ce dont nous ne nous plaignons pas, tant le pays est ravissant, tant les sites sont

enchanteurs : canots d'écorce, barques de toutes sortes voguent à l'envi sur les eaux, où se reflètent les rochers aux vives couleurs et les arbres à la sombre verdure. Quel merveilleux pays !

La journée s'achève au milieu de ces splendeurs. Le coucher du soleil, un coucher incomparable, met fin à cette féerie, qui avait duré tout un jour. Elle devait se continuer le lendemain, plus grandiose encore peut-être. Dès 6 heures du matin, le *lundi 8 septembre*, nous arrivions à *Peninsula*. Le temps était, comme toujours, magnifique, quand, tout à coup, au sortir d'un tunnel, le premier que nous ayons encore traversé, apparaît, vue magique ! l'une des extrémités du lac Supérieur, ce lac immense (590 kil. de l'ouest à l'est et 260 du nord au sud), moins remarquable encore par son étendue que par les variétés d'aspect qu'il présente aux regards. On le perd, on le retrouve, on le perd de nouveau, de nouveau il réapparaît, jusqu'à ce que de nombreux rochers le dérobent momentanément aux regards ou que les sinuosités de la voie ne nous en éloignent pour peu de temps. Éclairez le paysage par un soleil splendide, et jugez des perspectives que présente, à chaque lever de rideau, ce lac véritablement incomparable, qu'émaillent les îles les plus ravissantes, jetées sur son immense surface comme des bouquets de fleurs sur un pré sans limites. Pendant 60 milles, en effet, la ligne tourne et contourne les hardis et abrupts promontoires de la rive nord du lac Supérieur : tranchées, viaducs et tunnels se succèdent. Nous devons être vigilants si nous ne voulons rien manquer de ce merveilleux tableau. Le grand coude autour de *Jackfisch bay* est particulièrement admirable. De *Schreiber*, où nous nous arrêtons pour déjeuner, on marche d'enchantement en enchantement : nous nous enivrons de cette belle nature; nos yeux ne peuvent s'en détacher; les reflets du soleil, sur cette traînée d'îles qui séparent le lac Supérieur du lac *Nepigon*, et qui ont fourni à la Compagnie l'occasion des ouvrages d'art les plus beaux, sont véritablement indescriptibles. Des corniches hardies et superbes surplombent les deux côtés du chemin.

Il est midi et demi quand nous arrivons au lac Nepigon. Nous avions épuisé toutes les formules admiratives : nous finissons par rester muets. Vraiment, ce pays des lacs est le pays des fées et des ondines. J'oubliais de dire qu'un peu avant d'arriver à la station, on traversait, sur un joli pont en fer, la rivière Nepigon, bien connue des *sportsmen*, et dans les eaux de laquelle se pêchent les truites tachetées les plus belles du monde. Quelques milles après la station, la ligne contourne la base du *Rocher Rouge*, une haute

colline d'un rouge brillant auquel le soleil donne les teintes les plus fantastiques.

A 3 h. et demie, nous arrivons à *Port-Arthur*, point extrême de la division est de la ligne. Nous avions parcouru, depuis Montréal, 993 milles (soit 1,598 kil.). Nous entrons maintenant dans la section ouest.

Port-Arthur, ville importante de 5,500 habitants, constitue, avec Fort-William, situé à 4 milles plus loin, les ports canadiens du lac Supérieur. De nombreux steamers, d'innombrables petits bâtiments vont et viennent incessamment. Des lignes régulières de bateaux les relient, d'une part, avec *Owen-Sound* et *Toronto*, d'autre part, avec *Duluth* et *Saint-Paul*. Nous avons tout le loisir d'examiner sa position magnifique. Au fond de la baie, un grand promontoire de roches basaltiques forme tableau. Un superbe élévateur, le plus grand que j'aie jamais vu, se dresse sur ses bords, et l'on nous assure que la ville est peuplée d'hôtels confortables et charmants, où se réunissent les *sportsmen* attirés par la beauté du lieu et les facilités de communication, non moins que par les exceptionnelles ressources qu'ils y trouvent. C'est non loin de là que gît l'île *Silver*, qui a produit de fabuleuses richesses. Nous devions stationner une demi-heure à Port-Arthur : nous y restons près de deux heures, par suite du retard qu'avait subi, dans sa traversée, l'une des lignes de steamers mentionnées plus haut. Nous ne repartons qu'à 5 h., mais nous n'oublions pas de retarder notre montre d'une heure, pour nous mettre d'accord avec l'heure de la partie centrale de la ligne.

Mais à peine nous sommes-nous ébranlés que nous nous arrêtons de nouveau : c'est que nous arrivons à *Fort-William*, qui autrefois était l'un des ports et l'un des forts de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le vieux fort sert aujourd'hui de magasin et de dépôt. Le commerce y est considérable. Les plus grands *élévateurs* de grains du monde entier se trouvent là. Le trafic est alimenté surtout par la belle et large rivière la *Kaministiquia*, qui amène d'immenses quantités de charbon de bois et de grains. Nous en côtoyons les merveilleuses rives jusqu'à la station de ce nom; mais nous ne pouvons apercevoir les belles chutes qu'elle forme à *Kalabeka*, à 4 milles au delà, et qui tombent d'une hauteur supérieure à celles du Niagara.

La nuit nous surprend nous dirigeant sur *Rat-Portage*, dont nous sommes éloignés de 80 milles et, quand, le lendemain matin, 9 septembre, à 5 h. 30 min., nous reprenons notre poste d'observation,

nous arrivions en face de ce lac idéal appelé *le lac des Bois*, que coloraient les premières lueurs du jour. Je dis idéal, car il est impossible d'imaginer au monde un endroit plus coquet et à la fois plus grandiose. Des îles innombrables le parsèment, séparées les unes des autres par des canaux d'inégale largeur. On dirait des perles échappées d'un collier et émaillant pêle-mêle le tapis chatoyant du lac. C'est le lieu le plus enchanteur et le plus captivant : les touristes l'affectionnent; les pêcheurs et les chasseurs y trouvent leurs délices.

Les eaux de ce lac se dirigent et tombent dans la rivière Winipeg, après avoir donné naissance sur leur parcours à de nombreuses cascades. *Rat-Portage* et *Keewatin*, deux stations fort rapprochées l'une de l'autre, contiennent aussi, outre des scieries, des élévateurs et de nombreux moulins à farine. On pressent l'approche des terres à blé; la contrée devient plus plate et se transforme graduellement en prairie. A *East Selkirk*, la ligne infléchit vers le sud, suivant la rivière *Rouge;* les grandes plaines surgissent, et nous ne tardons pas à apercevoir les premières gerbes de blé. Bientôt nous traversons la rivière sur un long pont en fer, et, après avoir salué la petite ville de Saint-Boniface, nous atteignons *Winipeg*. Il était midi.

Notre première étape était franchie. Nous avions l'intention de nous arrêter un jour à Winipeg, et nous avions, dans cette prévision, télégraphié notre arrivée au très obligeant M. Bernier, compatriote et ami de tous les Français. Notre dépêche lui parvint trop tard sans doute, car, à l'arrivée du train, nous ne trouvons personne pour nous recevoir. Prenant vite notre parti, nous avisons un petit hôtel en face de la gare et nous nous y installons dans des chambres fort proprettes, pendant que l'on nous prépare notre déjeuner. Le hasard nous avait bien servi. L'hôtel était tenu par des Alsaciens venus dans le pays après 1870. Ce sont de très braves gens, et nous n'hésitons pas à recommander à nos amis le *Rosin house*.

Après le déjeuner, qui fut vraiment très convenable, voyant que M. Bernier ne venait pas à nous, nous prenons le parti d'aller à lui. Une demi-heure sépare Winipeg de Saint-Boniface, où il demeure : nous abrégeons la distance en prenant un tramway qui traverse la ville dans toute sa longueur. Comme nous frappions à sa porte, un élégant break attelé de deux magnifiques chevaux s'y arrêtait également, et de ce break descendait un jeune homme, un Français, M. Allard, venu dans le pays pour s'y établir défini-

tivement. Il est aujourd'hui, à ce que nous apprenons, à la tête d'une grande exploitation. Pendant que nous causions ensemble, survint M. Bernier, qui, au reçu de notre télégramme, était parti à notre recherche. Il nous attendait, et pas n'est besoin de dire combien son accueil fut empressé et cordial. Ancien surintendant de l'Instruction publique, il s'occupe aujourd'hui de colonisation, et les émigrants sont certains de trouver près de lui les renseignements les plus consciencieux. Il se mit de suite à notre disposition, et, sans perdre de temps, nous nous dirigeons vers l'église et l'Evêché, afin de présenter nos hommages à l'un des hommes les plus illustres du Canada, Monseigneur l'archevêque Taché, le grand colonisateur, le grand apôtre du Manitoba, dont l'influence s'étend bien au delà des limites de sa province; grande et noble figure, patriarche vénéré, un peu affaibli physiquement par les années, mais conservant toute sa lucidité, toute son intelligence et toute sa bonté. Il nous accueillit avec sa bienveillance habituelle et nous raconta quelques épisodes de sa vie de missionnaire. Parti pour Fort-Garry, aujourd'hui Winipeg, il y a quarante ans, il mit deux mois pour venir de Montréal en canot d'écorce, conduit par des Indiens. Le ciel bénit ses efforts : il est aujourd'hui à la tête d'un nombreux clergé, et ses missionnaires, que nous retrouverons bientôt à Calgary, vont jusque dans l'*Athabasca* évangéliser les peuplades encore sauvages.

En quittant Mgr Taché, nous nous dirigeons vers un pensionnat de jeunes filles tenu par les Sœurs grises; mais, chemin faisant, nous traversons le cimetière, où repose, sous une tombe modeste, ce pauvre Louis Riel, victime incomprise de la dernière révolte des métis. Ceux-ci, pourtant nombreux, n'ont pas cru pouvoir encore offrir un monument digne de lui à l'homme qui s'est sacrifié pour eux. Le pensionnat, où nous entrons, et que nous examinons dans ses plus intimes détails, ne le cède en rien aux établissements similaires de nos plus grandes villes de France, sans excepter Paris. Les religieuses qui le dirigent nous ont paru d'une intelligence absolument supérieure. Notre admiration égala notre étonnement et cette admiration ne diminua pas quand, en quittant le pensionnat, nous visitons l'hopital tenu également par des Sœurs françaises ou canadiennes-françaises. Il nous fallut ensuite visiter le collège, que dirigent les RR. PP. Jésuites, et dont le supérieur est un homme des plus remarquables. Nous écoutons avec grand intérêt les renseignements qu'il nous donne sur les établissements d'instruction supérieure en ce pays.

Le reste de l'après-midi fut employé à faire connaissance avec Winipeg, séparée de Saint-Boniface par la rivière Rouge, dans laquelle vient se jeter l'Assiniboine, au pied même de l'ancien fort Garry. En 1871, Winipeg ne comptait que 100 habitants : il en a aujourd'hui 28000. C'est la capitale du Manitoba, et nul ne peut dire quel avenir lui est réservé. Elle est placée pour être le centre du commerce du Nord et de l'Ouest. La ville est bien bâtie ; la plupart des maisons sont en briques et en pierres; les rues sont larges et, comme toujours, encadrées par des trottoirs en bois. Beaucoup de monuments où le bon goût ne domine pas assez; un hôpital, une école militaire, d'immenses et importantes minoteries; grand centre pour l'émigration. De nombreux embranchements partent de Winipeg dans les directions du Nord et du Sud. Si l'élément français domine à Boniface, il n'en est pas de même à Winipeg ni dans le reste du Manitoba, où l'élément anglais a une incontestable majorité. Celui-ci a été assez puissant pour faire voter dans la dernière législature du Parlement provincial, au mépris de la Constitution, une loi par laquelle la langue française ne pourrait plus être désormais employée dans les écoles. Cette loi a soulevé une universelle protestation dans le clan français aussi bien que parmi les Anglais libéraux. Nous doutons que l'application en soit possible.

Les terres qui entourent la capitale du Manitoba sont uniformément plates : de grandes bandes sont encore incultes : nul doute que dans un avenir prochain elles ne se vendent fort cher. De l'ancien fort Garry qui fut pendant près de deux cents ans le principal entrepôt de la Compagnie de la baie d'Hudson et qui rappelle de sanglants souvenirs contemporains, il ne reste plus qu'un bastion et une porte monumentale ; le reste a été démoli. Il nous semble que l'endroit serait bien choisi pour élever un monument à la mémoire du chevalier La Varenne de la Vérandrie, cet héroïque et légendaire explorateur qui suffirait, à lui seul, pour illustrer son lieu natal.

Nous passons presque toute la journée du *mercredi 10 septembre* à Winipeg. Le train, que nous devions prendre à midi, avait du retard. Plusieurs de nos compatriotes, parmi lesquels nous sommes heureux de citer : M. le sénateur Girard, M. le député au parlement fédéral Larivière, M. le Dr Lambert, « de Saint-Boniface », M. L. Prieur, M. Dubuc, juge de la Cour du Banc de la Reine, que nous avions rencontrés le matin chez M. Bernier, nous tinrent fidèle compagnie. Cédant à leur désir, nous faisons ensemble une

visite au gouverneur de la province, l'honorable M. Schultz, de manières fort distinguées, dont l'accueil fut très gracieux. Sa résidence, éloignée du centre de la ville, est élégante et coquette. Cette promenade nous fit connaître la partie aristocratique de la ville. Nous visitons ensuite les bâtisses parlementaires et le palais de justice.

Vers 3 heures, le train arrive, et nous prenons congé de nos très aimables compatriotes, vis-à-vis desquels nous nous engageons à passer, à notre retour, une journée entière, afin de faire connaissance avec les fermes et paroisses environnantes. Mais il était dit que désormais nous aurions toujours avec nous d'aimables et complaisants compagnons de voyage. Dans le train que nous prenons se trouvent, en effet, deux députés au parlement fédéral : M. Choquette, député de Montmagny, M. Desaulniers, député de Saint-Maurice, et. de plus, le très distingué et charmant évêque de *Nicolet*, Mgr Gravel. Nous ne tardons pas à faire connaissance avec ces messieurs, et la soirée se passe en conversations animées.

IV

Nous étions en plein dans la zone des prairies, pays uniformément plat et qui serait monotone si, comme la mer, il n'avait, lui aussi, ses distractions et ses attraits particuliers. Ce soir-là, nous ne pûmes nous en rendre compte : il faisait froid et nous restâmes à causer dans l'intérieur de notre sleeping. Pendant de longs milles, 130 environ, la ligne court parallèlement au cours de l'Assiniboine, et le train s'arrête successivement à *Portage-la-Prairie*, située au sein d'une riche et populeuse contrée, puis à *Brandon*, centre divisionnal, le plus grand marché de grains du Manitoba. A peine cette ville compte-t-elle six années d'existence, et elle a déjà une population de près de 6,000 âmes. Nous devons encore ici retarder notre montre d'une heure.

11 *septembre*. — Une surprise nous attendait à notre réveil. Au moment où nous quittions le Manitoba pour entrer dans le district d'Assiniboia, le temps se couvrit et une neige épaisse ne tarda pas à tomber. La terre était blanche quand nous arrivâmes à *Qu'Appelle*, ville située sur la rivière de ce nom, au centre d'une immense dépression de terrain et non loin de plusieurs réserves d'Indiens Crees. Je ne pouvais en croire mes yeux quand, soulevant le rideau de mon sleeping, je vis, à mon réveil, cette véritable métamorphose : de la neige au 11 septembre ! Comme nous l'apprîmes plus tard, ce

phénomène, même dans le pays, est exceptionnel. Il indique un hiver précoce et rigoureux. Nous nous levons. Le temps s'était beaucoup refroidi, ce qui ne nous empêcha pas de reprendre notre poste d'observation sur la plate-forme. Nous entrions alors dans la grande plaine de Regina, qui s'étend vers l'Ouest jusqu'à de hautes collines qu'en temps ordinaire on aperçoit à l'horizon. On aurait tort de croire que cette immense région des prairies, qui commence au delà de Winnipeg pour finir au pied des Montagnes Rocheuses, soit absolument plane. Il y a, au contraire, de nombreuses dépressions de terrain dont l'œil ne se rend pas compte, mais qui, dans l'espace de 40 à 50 milles, présentent des différences de niveau de 2 à 300 mètres. De nombreux cours d'eau la sillonnent et contribuent à la fertiliser.

Le sol arable de la plaine de Regina a parfois jusqu'à 15 à 20 pieds de profondeur. *Regina*, que nous atteignons de bonne heure, est à 1,875 pieds anglais d'altitude : c'est une ville importante, capitale de l'Assiniboia, siège du pouvoir exécutif et du gouverneur général des territoires du Nord-Ouest, comprenant, outre l'Assiniboia, les trois districts de l'Alberta, de la Saskatchewan et de l'Athabaska. C'est aussi le siège de la police montée, qui forme un corps de 1,000 hommes chargés de surveiller les Indiens et de maintenir l'ordre.

La neige avait cessé de tomber, le soleil était revenu, et nous eûmes tout le loisir d'examiner cette contrée étrange qui se présentait à nous couverte de son manteau d'hiver, mais que, huit jours plus tard, au retour, nous devions retrouver sous sa parure d'automne. Étrange en effet ! De nombreuses gerbes de blé s'étalaient en lignes pressées, le long de la voie, aussi loin que la vue pouvait s'étendre ; la neige les recouvrait toutes ; elles attendaient que la batteuse vînt les dépouiller de leurs grains afin de permettre ensuite aux fermiers de conduire le blé aux *élévateurs* voisins. Les bâtiments d'exploitation sont rares. Dans beaucoup de fermes, les granges n'existent pas.

Mais qu'apercevons-nous dans le lointain ? C'est un *cow-boy* monté, dont la silhouette se dessine nettement sur l'horizon. Un peu plus tard, nous verrons une petite troupe d'Indiens et d'Indiennes à cheval portant à la station voisine le produit de leur chasse. Là où le soleil commence à faire fondre la neige, des yeux exercés peuvent voir d'innombrables *chiens de prairie*, ces petits animaux gros comme des écureuils dont ils ont l'agilité et la prestesse. Une autre fois nous aurons le spectacle d'un fermier condui-

sant dans sa légère voiture sa femme et ses enfants au village voisin ; nous ne voyons ni route ni chemin ; les chevaux n'en volent pas moins vite ; on dirait au contraire que l'immensité les électrise et double leur élan. De temps à autre aussi quelques antilopes et des coyotes apparaîtront, se dirigeant vers les lacs, assez nombreux, mais invisibles du chemin de fer, dont la contrée est semée.

Mais le vrai spectacle, la grande beauté de cette région des prairies, c'est en toute saison, et presque en tous temps, la vue de ces merveilleux couchers de soleil qui n'ont leurs pareils et leurs équivalents nulle part, parce que nulle part l'atmosphère n'a une telle transparence et une telle pureté. Rien ne peut donner l'idée de ces illuminations splendides, de ces teintes si délicatement variées, si harmonieusement modulées, qui se reflètent au côté opposé du ciel et trouvent à l'orient comme un écho des magnificences et de la majesté du couchant. Que de fois, soit à l'aller, soit au retour, nous nous sommes abîmés, mes collègues et moi, pendant des heures, en contemplation devant cette féerie ! Nos yeux ne pouvaient la quitter.

Depuis quelque temps déjà, et le fait depuis lors s'est constamment renouvelé, nous rencontrions, à chacune des stations où le train s'arrêtait, des bandes plus ou moins nombreuses d'Indiens, mais plus particulièrement de femmes indiennes, accroupis le long des bâtiments de la gare, offrant aux voyageurs des cornes de buffle artistement accouplées, recueillies par eux dans ces amas innombrables d'os blanchis disséminés à travers la prairie et qui, grâce au polissage dont elles sont l'objet, se présentent à nous noires et luisantes comme de l'ébène verni. Si j'en juge par les emplettes que firent mes collègues, cet objet d'exportation n'est pas sans rapporter de bonnes sommes aux pauvres indigènes. Ces ossements sont depuis quelque temps l'objet d'un nouveau trafic. Des industriels vont avec des voitures les recueillir au loin, et les apportent aux gares où ils sont déposés en tas énormes, avant d'être transportés dans une fabrique de noir animal. Et dire qu'il fut un temps, et ce temps n'est pas éloigné, où des troupeaux de cinquante, cent mille buffles erraient dans ces prairies sans limites, et qu'aujourd'hui il n'existe plus à l'état libre un seul représentant de ces intéressants quadrupèdes !

Les oiseaux sont rares dans cette contrée. De temps en temps, cependant, nous apercevons des bandes d'étourneaux, et bientôt nous trouverons sur notre route de nombreuses grives.

Peu après Regina, et durant l'espace de 200 milles, pas un arbre ne se montre à l'horizon; en revanche, c'est le pays des grandes fermes, des immenses cultures. On compte dix à douze fermes limitées par des barrières en bois, ayant chacune une contenance de 10,000 acres. Chevaux, bêtes à cornes et moutons trouvent là d'excellents pâturages. Ces fermes se prolongent jusqu'à Calgary, et néanmoins les acres de terre à vendre se comptent encore par millions.

Poursuivant notre voyage, nous arrivons d'abord à *Maple Creek*, dont les environs contiennent plusieurs tribus d'Indiens et où l'on rencontre divers lacs et étangs aux eaux douces ou alcalines. Du couchant au Nord s'étagent, sur une longueur presque indéfinie, des collines boisées qui, couvertes de neige, produisent le plus pittoresque effet. Elles sont plantées de cyprès. On prétend que dans les rochers de l'époque crétacée qui se trouvent un peu avant l'importante station de Medecine-hat se rencontrent les restes de gigantesques sauriens et autres animaux dont les races sont éteintes. Nous sommes d'ailleurs dans le pays des mines, et nous côtoyons d'immenses remises à charbon appartenant à diverses compagnies. Bientôt nous descendons une côte rapide; la vallée de la Saskatchewan Inférieure s'ouvre devant nous; nous franchissons la rivière sur un beau pont, et nous arrivons à *Medecine-hat* où nous nous arrêtons quelque temps. Il était 5 h. du soir.

Medecine-hat, qui ne compte encore qu'un millier d'habitants, est à une altitude de 2,150 pieds. Des dunes l'enserrent au couchant et au nord. Cette localité est destinée à un grand avenir, placée qu'elle est au centre d'une région minière très étendue.

A partir de Medecine-hat, la ligne monte d'une façon presque continue; mais la nuit nous empêche de rien voir. Cette nuit, d'ailleurs, devait être pour nous très courte, car à 2 h. 30 min. du matin, le 12 septembre, nous mettions pied à terre à *Calgary*.

Nous avons une peine infinie à nous organiser. L'hôtel où nous descendons, bien que prévenu par le télégraphe, n'avait pas assez de chambres disponibles. A moins de coucher deux dans le même lit et quatre dans la même chambre, ce qui était absolument contraire à nos habitudes, il fallait nous pourvoir ailleurs. Grâce à l'obligeance de M. Miquelon, agent du service de l'émigration, qu'on était allé prévenir, et qui n'hésita pas une minute à se déranger, cinq d'entre nous trouvèrent asile dans une maison voisine. Les autres restèrent à l'hôtel, fort convenable d'ailleurs. Nous avions l'intention de passer un jour à Calgary, pour parcourir cette ville

importante et visiter, en même temps, une réserve de sauvages (Indiens cree) campés à quelques milles de là.

Le hasard, un hasard heureux, nous avait fait rencontrer la veille en chemin de fer M. le juge Rouleau, pour lequel nous avions une lettre de recommandation ; homme très distingué, d'une rare amabilité, d'une courtoisie parfaite, véritable gentleman, occupant à Calgary une situation hors de pair. Il se mit entièrement à notre disposition. Dès le lendemain, et pendant que M. Miquelon s'occupait à nous procurer des voitures pour l'excursion de l'après-midi, nous allons lui faire une première visite, et, de là, nous nous rendons à la mission des RR. PP. Oblats, dont le supérieur le Père Lacombe, à qui nous étions également recommandés, était malheureusement absent. Le Père André le remplaçait. Inutile de dire de quelle façon il nous accueillit. Les Français sont particulièrement les bienvenus à Calgary, surtout auprès des Pères. Un de ses compagnons de mission était avec lui. Nous restons plus d'une heure à écouter les détails pleins d'intérêt qu'ils nous donnent tant sur leurs travaux que sur la situation des sauvages et des métis. Malgré les procédés pleins de douceur et de prévoyance dont use envers eux le gouvernement fédéral, les uns et les autres, vaincus par la misère et l'inaction, disparaissent rapidement : ils meurent d'inanition ou de maladies de poitrine. Il sont environ 30,000 dans le Nord-Ouest. Jadis, ils se nourrissaient, pendant l'hiver, de cette fameuse composition, le *pemmican*, faite avec des viandes hachées, pilées et réduites. Cette ressource leur manque aujourd'hui : ce ne sont pas les distributions de bœuf, de pain et les quelques piastres que leur donne par semaine le gouvernement qui peuvent y suppléer. Bien d'autres détails nous sont donnés que nous ne pouvons, faute de place, introduire dans ce récit.

Calgary, ancien poste de la Compagnie d'Hudson, à 3,388 pieds d'altitude, est une station importrnte, bien que, comme ville, elle soit relativement récente. Sa population est d'environ 3,400 habitants. Elle possède une école primaire tenue par douze sœurs et fréquentée par 120 enfants, en grande partie Irlandais catholiques. Capitale du district d'Alberta, elle est un centre où les émigrants aboutissent en grand nombre. Aussi le gouvernement, dont M. Miquelon est l'agent, fait-il en ce moment construire une maison modèle pour les recevoir. Il nous fut donné de la visiter en sortant de chez les Pères. Elle est très bien aménagée. Cuisine, salle à manger, salle de bains pour hommes et pour femmes, chambres absolument séparées, rien ne manque. La lumière électrique

est installée partout. Simplicité et confortable. Les émigrants qui arrivent à Calgary, beaucoup avec leurs familles, sont presque tous des cultivateurs : cette maison leur sert d'hôtel gratuit. Ils y reçoivent l'hospitalité pendant huit à dix jours, le temps en général nécessaire soit pour choisir une concession, soit pour se placer. Pendant leur séjour, ils sont traités avec une excessive aménité, et il est pourvu à tous leurs besoins. Les concessions sont ici, comme dans tout le Dominion, de 160 acres (64 1/2 hect.) par famille, sous la condition du payement préalable du droit d'enregistrement (50 fr.), du défrichement, dans l'espace de trois ans, d'une minime partie de la concession, et de l'édification d'une petite maisonnette ou *homestead*.

A midi et demi, nous partons en voiture découverte, moitié break, moitié char à bancs, pour aller, à 8 ou 9 milles de là, visiter nos bons amis les sauvages. Il faisait froid, très froid même, et la neige recouvrait la prairie d'une épaisseur de plusieurs centimètres. Singulière excursion! nous allons à fond de train droit devant nous, traçant nous-mêmes notre chemin. Aussi longtemps que la plaine fut horizontale, tout alla bien; mais au bout d'une heure les ondulations commencèrent, et, sans ralentir notre allure, nous descendons et remontons les nombreux ravins, qui se succèdent sans interruption. Nous arrivons, à un moment, en face d'une rivière assez large, mais heureusement peu profonde, qui coulait au fond d'une longue dépression de terrain. Nous nous engageons résolument dans la rivière; mais la rive opposée présentait un véritable à-pic, et nous nous demandions, non sans crainte, comment il nous serait possible de le gravir, quand, d'un bond, les chevaux s'élancent, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire nous déposent sur la crête du talus. Plus de deux heures nous chevauchons ainsi sans rien apercevoir devant nous qui ressemblât à un campement. Nos cochers, trompés par la neige, avaient dévié du bon chemin. Enfin nous apercevons au loin une, deux maisons : nous approchons, et nous mettons pied à terre près d'un enclos au centre duquel se trouvait un pavillon habité. Nos conducteurs vont prendre langue, et l'un d'eux court à une habitation voisine, d'où nous voyons bientôt sortir un homme d'une trentaine d'années, précédé et suivi de vingt à vingt-cinq marmots des deux sexes qui s'envolèrent comme une nuée de pigeons. C'était le maître d'école, l'interprète, l'administrateur et je ne sais quoi encore, qui, à notre approche, avait donné congé à ses élèves pour se mettre à notre disposition. Il parlait français et un peu la langue des sauvages.

Sous sa direction, nous nous dirigeons vers un amas de tentes, au nombre d'environ quarante, qui avaient fini par surgir à l'horizon. Les chiens se mirent à aboyer et à tourner autour de nous, les enfants nous suivaient inquiets. Nous laissons à droite le gros des tentes, et nous atteignons une tente isolée qui nous parait plus haute et plus large que les autres. L'interprète entre et ressort presque aussitôt en nous faisant signe de le suivre. Nous pénétrons après lui dans la demeure du chef indien. Celui-ci, assis au fond de la tente, au centre de laquelle était un bon feu, fumait tranquillement sa pipe et ne daigna pas se lever à notre approche. Il nous fit signe de venir nous ranger autour de lui et de nous asseoir. Nous hésitions, car il n'y avait d'autres sièges que des amas de haillons jetés pêle-mêle autour de la tente : une sainte horreur s'était emparée de nous; mais, sur la réflexion de l'interprète que notre refus de nous asseoir serait interprété comme une impolitesse, peut-être même comme une injure, nous nous résignons à nous accroupir à la mode des tailleurs. La famille du chef, les femmes, les enfants se rangèrent près de la porte. Tout autour de la tente étaient appendus des loques de toute espèce, des morceaux de viande qui semblaient sécher et des ustensiles divers. Ceux d'entre nous qui avaient des pipes se mirent à fumer, et la conversation s'engagea. Je vous laisse à deviner ce qu'elle fut; quant à moi, je n'en sais absolument rien. Toujours est-il que le chef tira successivement d'un sac les diverses parties de son costume d'apparat, nous faisant admirer les broderies de perles dont il était semé, des armes, des ceintures, que sais-je! Au bout d'un long quart d'heure, nous nous levons sans précipitation apparente, nous lui serrons successivement la main, dans laquelle notre trésorier glisse plusieurs piastres, accueillies avec une satisfaction visible, et nous prenons congé de ce chef valeureux que sa grandeur condamnait sans doute à rester toujours assis. A la porte nous trouvons une *squaw* et son bébé, âgé de quatre ou cinq ans, ce dernier n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau de chemise lui venant à peine au genou. Nous voulons lui donner quelques pièces de menue monnaie; mais le gamin, effarouché, se réfugie sous la couverture en laine de sa mère, d'où nous nous gardons bien de chercher à l'arracher.

A peine dehors, nous nous secouons à qui mieux mieux, mais inutilement : nous étions indemnes. Notre imagination seule avait fait les frais de notre envahissement par la gent sautillante.

Nous remontons en voiture; mais, au lieu de reprendre le chemin

de la ville, nous nous dirigeons vers l'est, dans la direction d'un bois encore invisible où nous devions trouver le cimetière de la tribu. Au bout d'une bonne demi-heure de marche, au milieu d'une neige devenue de plus en plus épaisse, nous arrivons à ce bois. Pas de sentier : la neige recouvrait tout. Sous la direction d'un jeune homme du pays qui nous avait accompagné à cheval, nous pénétrons dans d'épais fourrés sans issues; les branches nous fouettent le visage et parfois nous décoiffent; la neige atteint presque la hauteur du genou. Nous allons, nous revenons sur nos pas, puis nous repartons en avant, toujours sans rien voir, quand l'un de nous, levant le nez en l'air, poussa une exclamation étrange et s'écria : En voilà *un!* Jetant les yeux dans la même direction, nous apercevons un corps, puis deux, puis trois, recouverts de peaux et d'écorces, reposant horizontalement snr les branches des arbres. C'était lugubre. Ce spectacle nous remit en mémoire ce passage du livre de Chateaubriand où il parle de ce mode de sépulture des Indiens, et nous constatons que les coutumes sont restées les mêmes. Poursuivant nos recherches, nous arrivons à la sépulture d'un chef, c'est-à-dire à une tente hermétiquement fermée, dans laquelle, par un privilège spécial, il repose sur la terre nue, entouré d'une foule d'objets lui ayant servi durant sa vie. La curiosité, plus forte que la crainte du sacrilège, nous fit découdre ou plutôt arracher un lambeau de la tente, et nous pûmes constater qu'aussi grand qu'il ait été pendant sa vie, un chef mort n'est jamais qu'un horrible débris.

Quand nous reprenons place sur nos véhicules, nos pieds étaient littéralement gelés. Deux heures durant il nous fallut supporter ce martyre, et quand, à 6 heures, nous arrivons à Calgary, nous ne savions plus comment marcher. Nous nous réchauffons heureusement pendant le dîner, ce qui permet aux plus intrépides d'entre nous de se rendre à l'invitation que nous avait faite le juge Rouleau d'aller passer la soirée chez lui. Nous y retrouvons le P. André, qui nous raconte les histoires les plus abracadabrantes, et c'est en riant de tout notre cœur que nous rentrons à notre hôtel à 10 heures et demie du soir. La nuit était tellement noire que, si nous n'avions pas eu M. Miquelon pour nous diriger, nous eussions à grand'peine retrouvé notre chemin.

V

Départ de Calgary, le lendemain 13 septembre à 6 h. 30 min. du matin au lieu de 2 h. 30 min. ; nous avions donc quatre heures de retard. Nous faisons en sorte de regagner le temps perdu. La route que nous parcourons ne tarde pas à changer d'aspect. Les plaines diminuent, le terrain s'accidente et dans le lointain le regard découvre les premiers pics des Montagnes Rocheuses. Arbres et collines commencent à nous environner ; la voie monte toujours ; l'horizon se resserre et lorsque nous approchons de la station de *Kananaskis*, il semble que la montagne va nous opposer une infranchissable barrière. Elles sont belles, ces montagnes qui sous leur robe de neige étincellent au soleil. L'œil se fixe sur elles avec plaisir; on voudrait tout embrasser à la fois. C'est en ce moment que la Compagnie du C. P. R., comme pour satisfaire au désir secret des voyageurs, adjoint au train un wagon spécial complètement ouvert et d'où la vue s'étend de tous les côtés. Chacun s'installe à sa guise : beaucoup préfèrent aller et venir. Nous passons sur un pont la rivière *Kananaskis*, qui ne tarde pas à se réunir à la rivière *Bow* ou rivière de l'Arc que nous allons suivre désormais. Nous ne pouvons voir les célèbres chutes de ce nom ; mais nous en entendons le grondement.

Un peu au delà de la station, un coude de la ligne mène le train entre deux murailles de hauteur vertigineuse. C'est par cette brèche qu'on pénètre dans le cœur du massif. Le moment est solennel; nous sommes tout yeux. Le mont *Pigeon*, les *Trois-Sœurs* se détachent à gauche du milieu d'autres monts couverts de neige; les hauteurs de droite sont comme brisées et présentent de nombreuses échancrures. Il y a eu là des soulèvements titanesques de roches stratifiées qui vous écrasent et excitent l'admiration. Que de vues merveilleuses à prendre, et combien nous commençons à regretter plus vivement encore l'absence de notre aimable photographe et collègue M. Salles, qui nous a quittés à Montréal !

A partir de ce moment les courbes se multiplient. Selon l'expression d'un de nos plus spirituels collègues pour qui l'étude de la voie a un attrait tout spécial, c'est ici le triomphe de l'S. Il résulte de ces coudes incessants des changements à vue multipliés à l'infini, véritable kaléidoscope offert par une nature prodigue de

merveilles à ceux qui savent la comprendre et dont s'étonnent même les plus indifférents. Au delà de la station de *Canmore*, où se trouve le pittoresque cañon de ce nom, le regard est attiré par le mont *Cascade* (9,875 pieds), et quelques milles plus loin on entre dans le Parc national du Canada, parc dont *Banff* occupe le centre et qui est le lieu d'attraction par excellence. Il était 11 h. quand nous atteignîmes cette station. Notre intention étant d'y séjourner un jour, nous descendons. Mal nous en prit, car au moment où, selon son habitude, notre trésorier courait à la gare afin de retenir nos sleepings pour le train du lendemain matin 6 heures, il apprend que, par suite d'un accident arrivé aux environs de Winnipeg, ce train aurait de douze à quatorze heures de retard. Il accourt nous faire part de cette circonstance, dont le résultat le plus clair était de nous faire manquer le passage en plein jour de la partie des montagnes la plus sauvage et la plus intéressante, le *Saut du cheval qui rue*. Que faire? Avertis une minute plus tôt, nous remontions dans notre train; mais déjà celui-ci s'ébranlait et nous étions, ainsi que nos bagages, casés dans l'omnibus. Ce qui était possible pour un ne l'était pas pour dix. Nous restons, et nous verrons bientôt comment cet incident, qui devait nous être si désagréable, tourna de telle façon qu'il nous valut l'épisode le plus pittoresque de notre voyage.

Nous étions bien décidés toutefois à utiliser notre temps. Pendant que nous lunchions, des voitures se préparaient, et bientôt nous partons pour le *lac du Diable*. Chemin faisant, nous admirons la situation magnifique de Banff, avec ses nombreuses et belles routes bien tracées, sa ceinture de montagnes superbes, les chutes que forme la rivière l'Arc, ses nombreux points de vue et ses magnifiques promenades. Centre d'excursions merveilleuses, il est, comme le Luchon des Pyrénées, le rendez-vous des touristes en attendant qu'il devienne le rendez-vous des alpinistes. Autant qu'on en peut juger par une vue sommaire, les plus hauts sommets de cette partie de la chaîne ne paraissent point inaccessibles. Les plus belles de ces montagnes sont, outre le mont Cascade, les monts *Inglimaldie* et *Peechée*, ce dernier dépassant 10,000 pieds et regardé comme le plus élevé des monts environnants. Banff possède en outre des eaux sulfureuses très fréquentées pendant la saison et que nous visiterons demain; rien donc d'étonnant à ce que de nombreux hôtels se soient installés dans cette contrée vraiment privilégiée.

Nous arrivons au lac du Diable. Pittoresquement et sombrement

encaissé dans de hautes falaises aux parois lisses et perpendiculaires, ce lac isolé a un aspect triste et sauvage, convenant merveilleusement aux natures sombres et taciturnes. Il renferme, dit-on, d'excellentes truites. Nous restons là une demi-heure; après quoi nous reprenons le chemin de l'hôtel par une route à travers la forêt, car la forêt domine partout, avec un caractère de tristesse dû à la grande quantité d'arbres morts et dépouillés dont le regard est péniblement affecté.

A l'hôtel de la Compagnie du C. P. R. où nous étions descendus, nous retrouvons notre compagnon, M. le député canadien Choquette, dans le cerveau duquel une idée avait germé. Il se hâta de nous en faire part. Aussi ennuyé que nous à la pensée de séjourner à Banff toute la journée du lendemain et de manquer ainsi la plus belle partie de la traversée de la chaîne, il s'était enquis près du chef de gare des possibilités de parer à ce double coup du sort. Il avait su ainsi qu'en prenant un train de marchandises partant de Banff le lendemain vers les 3 h. nous passerions le fameux défilé sur les 5 h., et que nous attendrions à la station de Field, où nous dînerions tout à notre aise, l'arrivée du train de voyageurs. Seulement, il n'y avait pour tout wagon dans le train de 3 h. qu'un fourgon de bagages destiné au conducteur. Voulions-nous nous en contenter? D'enthousiasme, nous faillîmes sauter au cou de notre cher député. Un fourgon de bagages! Mais n'était-ce pas préférable au plus moelleux des sleepings? La chose est convenue, et nous convenons en même temps que la matinée du lendemain sera employée à faire une visite aux sources sulfureuses de Banff. Sur ce, nous nous séparons et chacun regagne sa chambre.

Le lendemain dimanche 14, nous nous trouvons réunis de bonne heure dans le péristyle de notre confortable et luxueux hôtel et nous nous dirigeons vers les sources en question situées à quelques kilomètres plus haut dans la montagne. Le temps était, comme toujours, splendide, la promenade fut délicieuse. Ces sources se trouvent situées sur le versant Est du Mont *Stephen*, à 6 ou 700 pieds au-dessus de la rivière de l'Arc. Elles sont chaudes et ont un goût de soufre très prononcé. De ce point de la montagne, on a une vue magnifique et un panorama très étendu.

Nous rentrons à l'hôtel, plusieurs de mes collègues et moi, par un chemin sous bois très pittoresque, mais comme nous avons encore plusieurs heures devant nous, nous allons faire connaissance avec la chute, petite mais gracieuse, de la rivière de l'Arc

et nous prolongeons notre promenade dans la délicieuse vallée qu'elle parcourt et féconde.

Mais vous comprenez que nous avions hâte de monter dans notre fourgon. Bien avant l'heure indiquée, nous étions à la gare, attendant impatiemment le train qui devait nous emporter. Sur les 3 h. 15, nous prenons, nous et nos bagages, possession du fourgon qui se trouvait à l'arrière du train, et nous nous installons tant bien que mal, plutôt mal que bien. Deux voyageurs du pays montèrent avec nous et, comme des hommes habitués à ce genre de transport, s'emparèrent de deux sièges placés l'un à droite, l'autre à gauche, sur des espèces de coffres d'une hauteur de 1 mètre d'où, au moyen de deux fenêtres ou lucarnes, ils voyaient admirablement le paysage.

Au sortir de Banff, la voie monte toujours : elle passe non loin du lac *Vermillon*, au pied d'un grand pic, le *Castle-Mountain*, et bientôt se trouve resserrée entre de hautes et proéminentes montagnes pour la plupart dénudées et raboteuses. A travers les arbres qui bordent la ligne sur une profondeur souvent très grande, on a, par moment, de superbes coups d'œil sur l'importante rangée de monts qui composent cet imposant massif. Par la passe du Vermillon on aperçoit des rochers couverts de glace, et de ces glaciers descend et se précipite la rivière de ce nom. A l'Ouest, c'est le mont *Temple*, qui ressemble à une gigantesque muraille, et dans cette même direction s'élance, dominant toute la chaîne, le mont *Lefroy*, le plus grand, le plus majestueux de tous. Aussi longtemps que le train ne quitte pas la vallée, on l'aperçoit.

Arrivés à la station de *Lagan*, on nous avertit que le train dans lequel nous sommes ne va pas plus loin, et on nous indique, pour continuer notre voyage, un second train de marchandises dans le fourgon duquel nous transportons nos bagages et nos personnes. A peine étions-nous installés dans cet abri en tout semblable au premier, qu'on vient nous dire qu'il y a erreur; que le train qui doit aller à Field est de l'autre côté de la voie : « Mais, ajoute-t-on, ce train ne contient pas même de fourgon, et, si vous voulez continuer votre route, il n'y a qu'un moyen : monter sur la plate-forme d'un wagon de marchandises. » Il était impossible d'entrer dans l'un d'eux : tous ces *chars* étaient fermés et scellés. Nous nous regardons, et sans la moindre hésitation nous disons *oui*. Nous retirons donc une seconde fois nos bagages du fourgon, et nous gagnons le *char* qui nous est indiqué. Pas d'échelle pour y monter. Trois petits crampons en fer scellés à l'arrière du wagon

devaient en tenir lieu. Les alpinistes en ont vu bien d'autres! Le plus agile d'entre nous, tout naturellement M. de La Houplière, escalade le premier la plate-forme qui, comme on sait, est légèrement bombée, et chacun de lui jeter sacs, mallettes et couvertures et de se hisser ensuite à la force des poignets. Je restais le dernier et je me demandais par quel pied j'allais débuter, quand notre député, que nous avions un instant perdu de vue, accourt en s'écriant : « Il y a un refuge pour vous dans la locomotive près du chauffeur qui nous cède sa place, venez vite! » Je reprends sacs et couvertures, canne et parapluie, et nous voilà, M. Choquette et moi, le long de la chaudière, dans la légère cabine qui sert d'abri au mécanicien. Me faisant le plus petit possible et tâchant de ne pas me brûler, ce à quoi je ne réussis pas complètement, je m'accoudai à la fenêtre de droite, pendant que mon héroïque député, prenant son métier au sérieux, jetait dans la fournaise d'immenses pelletées de charbon. Mais avant de monter sur la locomotive, j'avais eu le soin de jeter un coup d'œil vers le *char* sur lequel étaient juchés mes intrépides collègues... Oh! monsieur Salles! où étiez-vous? quel admirable instantané vous avez perdu! Jamais plus nous ne reverrons le pareil! Assis, debout, penchés, ressaisissant à chaque instant l'équilibre qui faisait défaut, ils présentaient les positions les plus étonnantes, les plus variées, et tous conservaient cette bonne humeur, cette jovialité qui sont une force, sinon un *appui*, dans de pareilles circonstances.

De nouveau nous voici en route. Il ne faut rien perdre, car nous touchons au moment sublime et tant désiré. Nous quittons la rivière de l'Arc et nous montons le long d'un de ses affluents. Bientôt apparaît le premier grand glacier, dont il semble que nous soyons tout près, bien qu'une distance d'une douzaine de milles nous sépare de sa base. Nous traversons, toujours en montant, une forêt épaisse dont les arbres ne nous permettent d'apercevoir qu'à de rares intervalles les éperons de rochers couverts de neige. Voici *Stephen*, la station la plus élevée de toute la ligne, située au pied de la montagne qui porte ce nom, ainsi baptisée en l'honneur du premier président de la Compagnie du C. P. R., G. Stephen. Bientôt, la ligne descend rapidement et s'engouffre dans la profonde gorge du Wapta, le *Kickinghorse* (Cheval qui rue). Le spectacle dès lors devient sublime et terrifiant. A gauche la ligne se cramponne énergiquement au flanc de la montagne, la vallée se creuse subitement à droite en un cañon indescriptible, au fond duquel on aperçoit, à 1,000 pieds de profondeur, la rivière, comme

un mince fil d'argent, écumer et se tordre. Les cris aigus de la locomotive, le mugissement des eaux, au milieu de cet entassement indescriptible de rochers qui s'avancent ou reculent, au bord de cet abîme qui semble d'autant plus prêt à vous engloutir que le rail droit de la voie repose parfois sur le vide, tout cela donne à la scène un caractère fantastique, infernal; on se sent pris à la gorge ; on est muet d'épouvante, on se rejette instinctivement en arrière, et, lorsque le passage est franchi, que le calme semble renaître, il vous paraît que vous vous réveillez ou plutôt que vous vous arrachez à un affreux cauchemar. J'ai vu, dans ma vie de voyageur, bien des endroits effrayants; je n'ai rien vu de comparable au *Kicking-horse*.

Si maintenant, revenu de votre terreur, vous jetez les yeux en avant et au-dessus de vous, vous apercevez le merveilleux glacier du mont Stephen, dont l'épaisseur est, dit-on, de 800 pieds. Il semble glisser le long de la falaise et s'avancer vers vous. Mais un coup de sifflet retentit, le train fait une courbe, traverse un très court tunnel et s'arrête subitement à la station de *Field.*

Nous descendons, qui de la plate-forme de son *char*, qui de la plate-forme de la locomotive et, tout en nous faisant part de nos impressions mutuelles, nous envahissons le restaurant de l'hôtel, dont l'hôtesse et sa charmante jeune fille, Françaises d'origine, nous font le plus gracieux accueil. Notre appétit satisfait, nous nous promenons, par une nuit splendide, autour du chalet, attendant patiemment l'arrivée du train qui devait nous convoyer jusqu'à Vancouver. Le train n'arriva qu'à 10 h. 30.

Quelque désir que j'aie d'abréger le récit de la traversée des Montagnes Rocheuses, il est certains passages que je ne saurais me dispenser de mentionner. Tel celui qui se trouve entre la station de *Palliser* et la station de *Golden.* Le cañon de la Wapta atteint à cet endroit une profondeur inouïe. On se trouve enchâssé entre des montagnes verticales d'une hauteur de plus de 1,000 pieds; le chemin de fer et la rivière se disputent le passage au fond de la gorge, sautant successivement de gauche à droite, et de droite à gauche; le premier, s'accrochant aux saillies de la montagne; la seconde, se contorsionnant de toutes les manières, s'attaquant à la base même des rochers, menaçant ainsi d'engloutir son rival, et tous deux faisant entendre des cris qui, répercutés par de formidables échos, deviennent absolument effrayants; mais la voie ferrée, en fin de compte, finit par avoir raison de son adversaire. Les forces industrielles triomphent des forces naturelles, et, tandis que la

Wapta, toujours mugissante, va cacher sa défaite dans les eaux de la Columbia, le chemin de fer poursuit sa marche triomphale et contourne la dernière rampe. Tel également le spectacle véritablement merveilleux qui se présente aux regards quand, le train émergeant subitement à Golden et franchissant pour la première fois la rivière *Columbia*, on se trouve en face des monts *Selkirks*, flanqués de forêts à leur base et lançant au plus haut du ciel leurs cimes altières couvertes de neige et de glace! Ces montagnes, sans égales pour leur forme et leur éclat, présentent, sous les baisers brûlants du soleil du Midi, des teintes chaudes, rouges, ardentes, qui les font ressembler à ces beaux palais de Venise dorés par la patine des siècles. A leur ombre s'étale gracieusement la charmante petite ville de *Donald*, point extrême de la division Ouest, située au centre d'une riche contrée minière, enchâssée en quelque sorte par la Columbia. Ici encore le voyageur retarde sa montre d'une heure.

Le lendemain 15 septembre, nous nous réveillons dans notre sleeping à 5 h. et demie du matin, encore sous l'impression des beautés que nous avions vues la veille et dans l'espérance que de nouvelles surgiraient à nos regards. Cette espérance ne fut pas déçue. Le lever du soleil fut admirable. Sous l'action de ses premiers rayons, les glaciers qui nous entourent se couronnent d'une auréole de flamme; leur blanc manteau devient pourpre et or, et, bien que le spectacle ne soit pas nouveau pour nous, il excite toujours au même degré notre admiration et notre enthousiasme. La route continue à serpenter autour des montagnes qu'elle semble vouloir successivement enlacer et nous ménage de nouvelles et incessantes surprises. Les Rocheuses et les Selkirks réunis ensemble forment une gorge profonde au fond de laquelle coule la rivière, pendant que la voie, se cramponnant à leurs flancs, cherche à grands efforts à se frayer un chemin. Elle y réussit cependant, et la gorge de *Beavermouth* se trouve franchie.

Puis la ligne remonte rapidement la vallée de la Beaver, laissant bien au-dessous d'elle la rivière de ce nom, et permet au voyageur étonné de contempler une nature splendide du sein de laquelle les sapins et les cèdres semblent vouloir s'élever aussi haut que les pics aigus dont on a de la peine à deviner le sommet. La raideur de la montée (116 pieds au mille) est telle en cet endroit qu'une locomotive supplémentaire est souvent nécessaire; mais aussi, au fur et à mesure que l'on s'élève, le spectacle que présentent les Selkirks devient sublime. Un torrent écumeux veut

nous barrer le chemin; on le passe sur un pont d'où l'œil embrasse une vue des plus étonnantes qui se puissent contempler : la vue de huit pics sur une seule rangée, se terminant par le mont *Donald*, le plus important de la ligne, sur les flancs duquel s'épand un névé de 50 kilomèt. carrés de superficie. Cet endroit est appelé la *Surprise*.

On peut se rendre compte de la raideur de la montée quand on considère que, sur un parcours de 27 milles entre la station de Donald et celle de *Bear Creek*, la différence de niveau est de 1,000 pieds. L'ascension se continue : les torrents succèdent aux torrents, les cascades aux cascades; les ponts sont les uns sur les autres. Le plus grand de tous, l'un des plus élevés du monde, traverse le *Stony Creek*, un torrent qui coule au fond d'une vallée sise à 300 pieds de profondeur. Mais ici la vue est souvent interceptée par de nombreux tunnels en bois très rapprochés les uns des autres, élevés pour s'opposer aux avalanches de neige qui descendent fréquemment des flancs des Selkirks. Ces tunnels sont solidement construits en bois de cèdre, mais ils sont lourds et massifs. Au delà du pont de *Stony Creek*, la gorge se resserre entre le mont *Macdonald* à gauche, et le mont *Hermitt* à droite : la ligne passe au-dessus d'énormes précipices : elle est dominée par les parois verticales du mont Macdonald, puissant géant dont elle lèche pour ainsi la base, mais dont la masse est tellement majestueuse qu'elle imprime un sentiment de terreur et d'effroi. Séparés l'un de l'autre par une gorge profonde et excessivement étroite, on dirait que ces deux monts n'en ont jadis fait qu'un, et qu'une convulsion de la nature les a coupés en deux, formant ainsi pour le futur chemin de fer le passage connu sous la dénomination de *Roger's Pass*, du nom de l'ingénieur qui le découvrit en 1883.

Le Roger's Pass est un des plus merveilleux cols de toute la ligne. De sa terrasse, élevée de 7 à 8,000 pieds au-dessus de la vallée, on découvre une demi-douzaine de glaciers dont on distingue nettement les vertes fissures. Au soleil levant, comme au soleil couchant, c'est un adorable spectacle. Quiconque l'a vu ne saurait l'oublier.

Selkirk Summit (1,614 mèt.) est le sommet de la passe : la montagne à droite se nomme le *Chéops* et mérite ce nom. Au delà de la passe et dominant la vallée sont les monts *Illicilliwaet* et le *Ross-Peak*. De cet endroit, la ligne descend et forme un enchevêtrement de courbes tel qu'elle se double en quelque sorte sur

elle-même, et c'est après de nombreux circuits qu'elle atteint le *Grand Glacier*, situé sur sa gauche. Arrêt à la station de *Glacier House*, d'où la vue s'étend sur l'interminable plateau de glace que présentent les flancs du colosse. Ce plateau a une épaisseur qu'on évalue à 7 ou 800 pieds. La station est à vingt minutes de sa base. Les environs sont, paraît-il, très fréquentés par les ours et le gros gibier. C'est un lieu de sport, et les alpinistes ont là aussi un merveilleux théâtre où ils ne manqueront pas de se donner rendez-vous, attirés par l'étrangeté et la majesté du lieu. Déjà l'on pratique un chemin pour permettre aux touristes d'accéder au glacier. Dans quelques années Glacier House sera un second Zermatt.

La ligne recommence à descendre, mais par des lacets étranges et effrayants qui la font parfois reculer et revenir en arrière d'une longueur de plus d'un mille, passant tantôt à droite, tantôt à gauche de la même montagne. La rivière Illicilliwaet, que l'on voit couler au fond de la vallée, arrose d'immenses forêts peuplées d'arbres géants que l'on ne trouve plus que dans la Colombie anglaise. Les montagnes qui lui font ceinture sont très riches en minerais de fer.

Peu après vient l'*Albert Cañon*, où l'on s'arrête quelques minutes pour permettre aux voyageurs d'examiner, du haut d'un balcon en bois solidement établi, la profondeur du gouffre et ses eaux bouillonnantes. Nous arrivons bientôt à *Revelstoke*. On peut se rendre compte de la rapidité presque vertigineuse de la descente en constatant que nous ne sommes plus ici qu'à 1,475 pieds d'altitude, tandis que le sommet de la passe était à 4,300 pieds.

Revelstone se trouve sur la rivière Columbia, qui, après avoir fait une longue fugue vers le Nord et contourné les Selkirk, redescend au Sud se perdre dans les lacs *Arrow*. C'est aux environs de ces lacs que se trouve la contrée la plus fertile, celle aussi où les occasions de sport sont les plus nombreuses. On passe la rivière Columbia sur un pont d'un demi-mille de longueur, et on pénètre dans la chaîne de *Gold* par la passe de l'*Aigle*, qui semble taillée tout exprès pour le passage de la voie ferrée. Non loin du pont, nous remarquons un campement de Chinois, établis là sans doute pour les travaux de réfection du chemin et de ses abords. Toute la vallée est occupée par des lacs, dont le plus grand est le *Shuswap*, immense pieuvre dont les bras s'étendent à plusieurs milles dans l'intérieur des terres; il est renommé pour l'abondance de ses truites.

C'est à *Craigellachie*, station voisine de ces lacs, que les deux

tronçons de la ligne se rejoignirent et furent soudés ensemble le 7 novembre 1885.

On peut dire qu'ici se termine la traversée des Montagnes Rocheuses.

VI

Ai-je réussi à donner a ceux qui me liront une idée de cette formidable barrière que l'art des ingénieurs a su rendre franchissable, alors que l'accumulation des obstacles semblait devoir faire écarter tout projet d'une voie ferrée? Je n'ose l'espérer. Cette ligne immense a été construite à ciel ouvert. Il est vrai qu'une largeur de plusieurs centaines de milles ne comportait guère l'établissement de tunnels; mais ce travail à ciel ouvert demandait une ingéniosité et une hardiesse de conception qui n'ont pas fait défaut aux ingénieurs de la compagnie. Dans la partie de la ligne notamment qui passe à travers les monts Selkirks, il a fallu de véritables tours de force pour asseoir la voie sur les flancs mêmes de la montagne, pour l'attacher aux aspérités des falaises, pour combiner ces courbes étroites et rapprochées; et faire de l'ensemble de la ligne un véritable serpent s'enroulant incessamment sur lui-même, et ne trouvant que rarement l'occasion de se dérouler et de se détendre au soleil.

Il faut ajouter que cette traversée doit être faite avec de grandes précautions et une excessive prudence. Les nombreuses plaques semées le long de la route, et invitant le mécanicien à ralentir la marche du train, ne sont pas faites pour rassurer, non plus que les fréquents abris en bois destinés à préserver les voyageurs contre les avalanches. Aussi comprend-on que certain voyageur très impressionnable, qui faisait route en notre compagnie, éprouvait le besoin, à l'approche des passages périlleux, de se retirer dans son sleeping, et là, la tête recouverte d'un épais capuchon, les bras croisés sur sa poitrine, d'attendre stoïquement, comme le sénateur romain sur sa chaise curule, l'événement qui ne pouvait manquer de se produire. Le danger passé, le plus étonné c'était lui.

Mais, si la nature ne se fatigue pas à multiplier ses merveilles, la plume se lasse à les décrire, et la tentation vient souvent de s'arrêter en chemin. Heureusement que, si les merveilles se multiplient, elles changent d'aspect. En quittant la montagne, nous entrons de nouveau dans une région où dominent les forêts et les lacs; ré-

gion merveilleuse, qui n'est assombrie que par ces amoncellements de squelettes d'arbres noircis, desséchés, éventrés, les uns couchés, les autres debout, ces derniers n'ayant souvent que l'écorce et ne se tenant droits que par la force de l'habitude. Ces lacs, ces rivières, ces forêts couvrent d'immenses étendues. Le chemin de fer contourne les bords de plusieurs de ces lacs, et c'est très amusant de contempler les myriades de canards, d'oies, d'outardes, qui s'envolent au bruit du revolver dont l'un des voyageurs est armé. Les perspectives qui se déroulent au loin et n'ont pour limites que les vagues montagnes qui ferment l'horizon, forment de ravissants tableaux, pendant que le soleil verse sur l'eau ses teintes d'opale et colore les arbres des nuances les plus variées. Ce paysage ne cesse qu'à l'approche de la rivière *Thompson*, dont la ligne ferrée suit dès lors et constamment la rive gauche.

Kamloops, ville principale de la vallée de Thomson, est un délicieux endroit. Jadis poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, elle renferme de nombreuses scieries, où beaucoup de Chinois trouvent à s'employer; mais la principale industrie, grâce aux collines herbeuses qui l'entourent, est l'élevage du bétail. Au-dessous de cette ville, la rivière devient un large et beau lac, sur lequel font saillie des éperons rocheux que la voie franchit au moyen de tunnels très rapprochés les uns des autres, et cela, l'espace d'environ vingt milles. C'est excessivement pittoresque. Mais bientôt les montagnes se rapprochent de la rivière, qui trace sa route dans une gorge aride et sinueuse, et forme le *cañon Black*. La voie ferrée, resserrée entre les collines et la rivière, rase pendant très longtemps les premières. Le passage est difficile; les avis d'avoir à ralentir se multiplient : c'est que les talus, au lieu d'être obliques, sont presque verticaux, et que les collines, formées de graviers et de conglomérats, déversent souvent, au passage des trains, des avalanches de pierres qui peuvent être dangereuses. L'aspect sec et d'un jaune sale que présentent ces sortes de falaises interminables et dépourvues de toute végétation fait un contraste frappant avec le vert émeraude de la rivière. Mais voici qu'entre les stations de *Drynock* et *Lytton*, les montagnes se rapprochent, le Thompson gronde et mugit, la gorge se rétrécit et se creuse, les falaises se découpent : c'est le *cañon du Thompson*, le dernier que présente la rivière de ce nom, et dont la vue est véritablement fantastique.

Bientôt en effet cette rivière confond ses eaux avec celles du *Fraser*. C'est à Lytton, petite ville peuplée d'Indiens et de propriétaires de ranches, que la jonction s'opère. Le chemin de fer suit dé-

sormais pendant quelques milles la rive gauche de ce dernier et large fleuve, au milieu d'un site d'une extrême sauvagerie, et il ne tarde pas à le traverser sur un pont en acier élevé très haut au-dessus de l'eau. Le pays est très pittoresque : on voudrait pouvoir y séjourner, d'autant qu'à *North Bend* se trouve un hôtel confortable pour les touristes qui veulent admirer de près les *cañons du Fraser.*

Le principal de ces cañons commence quelques milles plus loin. C'est peut-être le plus grand qui existe : il a, dit-on, vingt-trois milles de longueur; mais on l'apprécie mal du chemin de fer. Le fleuve coule entre des murs verticaux de rochers noirs; il est souvent barré par des masses énormes, qui entravent son cours et provoquent des luttes incessantes. Il y a des endroits d'une beauté sublime. La voie du chemin de fer est dominée par des falaises d'une grande hauteur, contre lesquelles elle n'est pas assez protégée. La hardiesse de sa construction va jusqu'à la témérité et l'imprudence, et c'est peut-être aux environs de *Spuzzum* qu'elle présente le plus de danger. Vers *Yale* on traverse la rivière de l'autre côté de laquelle se trouve *Hope*. Cette traversée offre un admirable coup d'œil. Nous avançons pourtant, et nous constatons que, plus on approche du Pacifique, plus la culture s'améliore. Les fermes se multiplient et la végétation croît en beauté.

A *Ruby-Creek*, station qui tire son nom des rubis trouvés dans le voisinage, le train s'arrête pour charger des bûches sur la machine, ce qui fait perdre un temps précieux. Nous apercevons dans le lit du fleuve un nombre considérable de saumons morts, surpris sans doute par le retrait des eaux. Bientôt on traverse la rivière *Harrison* à son confluent avec le *Fraser*, et au loin, sur la gauche, la vue s'arrête avec admiration sur le mont *Baker*, qui s'élève à près de 13,000 pieds au-dessus de la mer. Nous passons à *Mission*, où se trouve une importante école d'Indiens catholiques. Le *Fraser* s'éloigne à droite, et devient large et paisible; la végétation est des plus luxuriantes : la contrée abonde en arbres géants. Mais la nuit est arrivée : nous ne pouvons voir *New-Westminster*, belle et importante ville faisant un grand commerce avec la Chine, et il est 2 heures du matin quand, le 16 septembre, après neuf jours de voyage, y compris les arrêts, le train nous dépose à *Vancouver*, limite extrême de la ligne. Nous nous hâtons de nous rendre à l'hôtel de ce nom, pour essayer d'y goûter un supplément de repos.

Cet hôtel, que nous visitons le lendemain tout à notre aise, est

un des plus beaux, des plus complets et des plus confortables que nous ayons encore vus. Il me semblait être le *nec plus ultra* du genre ; mais il sera prochainement dépassé par celui qui, sous la direction de M. Redon, un Français, s'élève à Victoria.

Vancouver, à laquelle nous consacrons presque toute notre journée du 16 septembre, n'existait pas il y a cinq ans. Point terminus du C.-P.-R., elle a surgi comme par enchantement du sein d'une forêt merveilleuse, dont les cèdres gigantesques ont servi de matériaux pour les constructions des maisons premières ; je dis premières, parce qu'un incendie dévora la ville entière quinze mois après sa naissance, et que ses superbes églises, ses écoles, ses belles maisons particulières ne datent que de trois ans et demi à peine. Comme toutes les villes modernes, elle couvre une superficie immense : ses rues, ses quais sont très larges ; mais ses maisons sont le plus souvent séparées les unes des autres par des terrains vagues couverts de broussailles et de lianes au centre desquels surgit presque toujours un tronc énorme de 1m,50 à 2 mètres de diamètre sur 2 à 3 mètres de hauteur. Ces terrains sont destinés à être construits. Admirablement située sur les bords de l'océan Pacifique, en face de l'île de Vaucouver, dont elle est séparée par le détroit de Georges, la ville compte aujourd'hui 15,000 habitants. Nous la parcourons dans tous les sens après déjeuner, malgré un brouillard intense, qui nous dérobait la vue à 100 mètres de distance, et qui, d'ailleurs, ne tarda pas à se transformer en une petite pluie fine et pénétrante des plus désagréables. Nous admirons de nombreuses et magnifiques scieries ; des magasins abondamment pourvus de toutes sortes de marchandises, véritables bazars qui sollicitent la curiosité des passants. Nous sommes frappés surtout des étalages considérables de fruits, raisins, bananes, etc., qui occupent le rez-de-chaussée de presque toutes les maisons. C'est à l'un de ces étalages que j'ai trouvé et acheté la plus merveilleuse et la meilleure pomme de Canada que j'aie vue de ma vie. Divisée en dix, chacun en avait un morceau respectable.

Notre promenade dura longtemps. Comme il pleuvait toujours, chaque ouvrier, chaque homme de peine avait revêtu une espèce de longue blouse jaune en peau ou tissu imperméable, ce qui leur donnait une physionomie étrange. Par endroits les grandes voies et les routes de la ville sont pavées en bûches de bois d'un pied de hauteur environ, et enfoncées en terre de manière à former comme une espèce de damier : les tramways qui la parcourent dans tous

les sens marchent à l'électricité; tous les édifices, toutes les maisons sont éclairés à la lumière électrique.

Mais la grande attraction pour les touristes qui viennent à Vancouver, c'est le *Stanley-Parc*. Nous ne manquons pas d'aller lui faire visite et vraiment nous n'avions pas encore vu féerie pareille. Malheureusement le soleil manquait. *Stanley-Parc* est tout simplement l'extrémité encore subsistante et debout de l'immense forêt de conifères géants qui couvrait autrefois toute la contrée. C'est là que se trouvent les derniers survivants de ces arbres gigantesques dont la tête se perd dans les nues et dont le tronc, à hauteur d'homme, mesure de 50 à 60 pieds de circonférence. L'un d'eux, dont l'intérieur est absolument évidé, et qui semble ne tenir à la terre que par son épaisse écorce, contient un banc sur lequel nous pouvons tous nous asseoir, laissant encore de grands vides autour de nous. Sa tête est verte, et tout le tronc semble calciné et noirci par le feu. On se demande comment il peut y avoir un semblant de végétation dans ce cèdre gigantesque, aussi noir, j'allais dire aussi bitumé qu'une momie d'Égypte de la 4e dynastie dont, il est, sans aucun doute, contemporain. Sur ces arbres qui s'élèvent du milieu d'épais fouillis, la végétation parasitaire est merveilleuse : les fougères les plus belles abondent également, et sur la surface lisse des troncs coupés à 2 ou 3 mètres de hauteur on aperçoit un véritable parterre de plantes de tous genres.

Ce parc, vers lequel la pensée se reporte souvent, occupe l'extrémité de la presqu'île sur laquelle s'élève la cité de Vancouver. De toutes ses allées, l'œil se promène, de perspective en perspective, sur la vaste étendue de mer que présente en cet endroit le détroit de Georges : c'est enchanteur! Le brouillard, malheureusement, ne s'éleva pas un seul instant; mais lorsque, le surlendemain, nous eûmes l'occasion, par une matinée superbe, de longer ses rivages, il ne nous fut pas difficiles de nous rendre compte de la splendeur du panorama que nous ne pouvions aujourd'hui que soupçonner.

A Vancouver nous fîmes connaissance avec plusieurs aimables compatriotes, entre autres le Dr Langis, que nous retrouverons plus tard. Il paraît fort passionné pour le Club Alpin qu'il voudrait pouvoir transplanter dans la ville où il a fixé sa résidence habituelle.

Nous nous embarquons à 4 heures de l'après-midi pour *Victoria*, sur un des vapeurs qui font le service quotidien. La traversée fut maussade, car le brouillard ne s'était pas dissipé, et nous arrivons à 11 h. 30 min. à l'hôtel *Driard*, le meilleur de Victoria, tenu par un compatriote, M. Redon. C'est une bonne fortune pour des Français de

trouver à cette extrémité du monde un homme aussi avenant, aussi empressé à vous rendre service et d'une obligeance qui ne se lasse jamais. Grâce à lui et à ses conseils, notre temps fut bien employé.

Victoria, capitale de la Colombie anglaise, est située délicieusement à l'extrémité sud de l'île de Vancouver. Par le détroit de Fuca, elle plonge sur le pacifique, et par delà le détroit, elle voit les montagnes Olympiques, et peut, par un beau temps, contempler le sommet neigeux du mont *Baker*. C'est une ville essentiellement anglaise, qui compte aujourd'hui 40,000 habitants, et qui s'agrandit tous les jours : elle a déjà des monuments publics et un opéra; elle possède de magnifiques promenades et un très beau parc, d'où on a la vue sur la mer. Son avenir commercial est sans limite: en correspondance, au moyen de steamers, avec *San-Francisco*, l'*Australie*, la *Californie* du Sud, le *Mexique*, elle a de plus un service direct avec *Yokohama*, grâce auquel, avant deux ans d'ici, le Japon ne sera plus qu'à vingt jours de Liverpool. Ce service recevra une grande accélération le jour où la Compagnie du Pacifique sera en possession des trois magnifiques steamers qu'elle fait construire en ce moment. Pendant l'été, il y a tous les dix jours un service de bateaux pour l'*Alaska* où les touristes vont en foule visiter les merveilleux fjords de la côte Nord-Ouest (1).

C'est sans doute en prévision du prodigieux accroissement de voyageurs et de touristes qui ne peut manquer de se produire, qu'une Compagnie, à la tête de laquelle se trouve M. Redon, fait en ce moment construire à Victoria, dans une situation exceptionnellement belle et dominante, un hôtel qui sera le dernier mot du genre au point de vue des aménagements, du service, du confort et du grandiose. Il pourra donner asile à 1,500 personnes et (détail tout américain) les quatre pavillons d'angle de ce quadrilatère irrégulier contiendront des appartements spéciaux destinés aux heureux de ce monde, je veux dire aux nouveaux mariés qui viendront faire à Victoria leur voyage de noce.

Ce jour-là, 17 septembre, le temps s'étant complètement remis au beau, nous sortîmes de grand matin pour faire une longue promenade sur les bords de la mer, au parc et dans la ville. Il y avait longtemps que nous n'avions marché, et nous restâmes quatre heures dehors. Quel bon air! quels beaux sites! quel enchantement ! Nous parcourons le quartier chinois, où beaucoup d'entre

(1) Voir dans le *Temps* du 10 septembre 1890 la très intéressante lettre de M. Cotteau intitulée : *Une excursion sur les côtes de l'Alaska.*

nous font des emplettes; mais nous réservons la visite détaillée pour le soir, après le lunch, et, sur le conseil de M. Redon, nous prenons des voitures et nous nous faisons conduire à *Esquimat Harbor*, station navale située à 2 milles de Victoria, et où se trouvent des magasins, des ateliers, un bassin de radoub, et presque toujours un certain nombre de vaisseaux de guerre anglais. Cette promenade est exceptionnellement belle : les points de vue abondent. Si nous avions pu disposer d'un jour de plus, nous en eussions profité pour faire une délicieuse excursion en bateau, ou nous rendre aux mines fameuses de *Nanaimo*.

Le soir venu, nous allons, sous la garde et la direction d'un officier de police, visiter le quartier chinois. Ces émigrants, au nombre de 2,500 environ, ne peuvent entrer et séjourner dans la ville que moyennant le payement d'un droit de 50 dollars par tête. Ils sont en outre parqués dans un endroit spécial de la ville d'où ils ne peuvent sortir. Ils n'ont pas l'air de s'en trouver plus mal à la vérité, si l'on juge par le rire perpétuel stéréotypé sur leurs visages. Je trouve, quant à moi, qu'ils se ressemblent tous. Ils sont, en somme, peu sympathiques. Par instinct, on s'éloigne d'eux : la propreté ne paraît pas leur vertu dominante. Leurs habitations ressemblent aux autres maisons de la ville. La visite à laquelle nous nous sommes livrés a été, pour la plupart d'entre nous, une déception. Ou les portes ne s'ouvraient pas, ou les habitants à notre approche se dissimulaient et cessaient leurs occupations. Seuls les blanchisseurs, et ils sont nombreux et habiles, nous laissaient pénétrer jusqu'à eux; mais les fumeurs d'opium et les joueurs s'évanouissaient quand nous arrivions. Notre dernière visite fut pour leur pagode : celle-ci ressemble à toutes les autres.

Nous en avions fini avec Victoria, et, comme nous ne pouvions, la terre manquant sous nos pas, aller plus loin,

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis,

nous reprenons le soir même à 11 h. le bateau qui devait, le lendemain matin, nous ramener à Vaucouver.

18 *septembre*. — La traversée au retour fut beaucoup plus longue qu'à l'aller. Au moment de notre lever, à 6 h. 30 min., le temps était superbe ; mais le brouillard, un brouillard intense, ne tarda pas à apparaître. Il dura deux heures ; deux heures de retard pour nous, qui n'avions, dès lors, que le temps strictement nécessaire à nos derniers arrangements. Une fois le brouillard dissipé, la matinée

redevint admirable : il restait une très imperceptible brume, qui ne suffisait pas pour diminuer l'intensité de la lumière du soleil, mais qui la tamisait de telle sorte que les objets prenaient une teinte vaporeuse absolument indescriptible. Il y avait un voile, mais un voile qui ne voilait rien et qui atténuait simplement ce que les contours des objets pouvaient avoir de trop net et de trop accentué. C'était la poésie, c'était l'idéal, c'était le rêve. Je vivrais cent ans que je n'oublierai jamais cette matinée incomparable, dont le souvenir seul fait renaître l'extase dans laquelle nous étions plongés.

Ce paysage gracieux, cette nature charmante ne s'évanouirent qu'au moment où nous abordons. Toutefois nous avions eu le temps et les loisirs de bien revoir les abords de Vancouver, qui nous avaient échappé l'avant-veille, et de nous imprégner de ces perspectives ravissantes que, de la pointe du parc Stanley, nous n'avions pu que deviner. Les contours de la presqu'île sont très beaux : que devaient-ils être quand, au lieu de maisons et d'usines, il n'y avait que la forêt immense et sa luxuriante végétation !

A peine avions-nous eu le temps, sinon de déjeuner, du moins de prendre quelque chose, qu'il fallut remonter en wagon ; mais le Dr Langis et ses amis guettaient notre départ, et nous dûmes échanger de chaudes poignées de main et des promesses de revoir. L'un de nous lui remit, comme souvenir ses insignes de membre du Club Alpin Français. Il en fut très fier, et nous ne serions point étonnés que leur vue provoquât chez lui et chez ses amis la pensée de fonder une Société analogue, qui serait mieux placée à Vancouver que partout ailleurs. Cette fois nous ramenions avec nous l'aimable député M. Desaulniers. A 1 heure précise nous partons.

VII

A moins d'incidents particuliers, nous ne nous arrêterons pas à la description de notre voyage de retour, nous ne referons pas nos étapes, nous ne mentionnerons même plus nos impressions. Je dois dire que beaucoup d'entre nous avaient hâte d'arriver, et que la perspective d'un voyage de six jours ne les réjouissait pas énormément. Ce n'est pas que les beautés qui nous avaient frappés une première fois eussent perdu de leur attrait à nos yeux ; mais elles avaient le grand défaut de n'être plus neuves. Et puis, il y avait comme une atmosphère de tristesse qui nous enveloppait,

plus ou moins. Nous savions que plus de la moitié d'entre nous, six sur dix, nous quitteraient à Winnipeg et fileraient directement sur New-York, pour prendre le bateau du 27; nous n'avions donc plus que quelques jours à rester réunis, et ces quelques jours seraient bientôt passés. Aussi notre admiration avait-elle perdu beaucoup de sa spontanéité et de son élan, et, malgré des journées admirablement ensoleillées, malgré cet *Indian summer* (l'été des Indiens) dont la nature nous gratifiait, il y avait de longs moments de mutisme, suivis parfois de soupirs prolongés.

Et pourtant, que la nature était belle et gracieuse! Quand, après avoir retraversé les Montagnes Rocheuses, revu ces délicieuses stations de Glacier-House, de Field, de Banff, nous abordons, le troisième jour (*samedi* 19), la région des prairies, qu'elle nous parut changée et rajeunie! Plus de trace de neige : une verdure qui semblait presque printanière, des fleurs au lieu d'un linceul. Nous remarquons seulement dans beaucoup de stations des amas en nombre inaccoutumé d'ossements de buffalos apportés de l'intérieur des prairies. Encore une ressource qui va manquer aux pauvres Indiens! Non seulement ils n'auront plus de quoi alimenter leur petit commerce de cornes luisantes et polies, mais ils perdront leur principal combustible, ces os, séchés et blanchis, brûlant merveilleusement. Les moissons, que nous avions vues couvertes de neige, n'étaient pas encore rentrées; mais par compensation les chiens de prairies sortaient à qui mieux mieux de leurs terriers, et je vois encore d'ici notre infatigable collègue M. de la Houplière, dont l'habileté était devenue proverbiale, faisant, de la plate-forme de notre sleeping, une guerre acharnée à ces pauvres petites bêtes, qui le regardaient curieusement et se blottissaient d'un bond dans leur trou. Je crois que ceux qu'il a tués, à moins d'un malheur survenu depuis, se portent encore assez bien.

L'après-midi du dimanche 21 septembre, à 4 h. 30 min., nous arrivons à Winipeg. Cette fois, nos amis, M. Bernier en tête, nous attendaient. L'un d'eux, le sénateur Girard, nous remit un télégramme portant invitation aax membres du Club Alpin d'avoir à assister au banquet que la Société de Saint-Jean-Baptiste nous offrait lors de notre retour à Montréal. Ce banquet, qui devait avoir lieu le mardi, jour supposé de notre arrivée, fut remis au jeudi.

Le moment de la séparation était venu. Nos excellents collègues MM. Rougé (de Dijon), Quénée, Léger, Gayot, Gontard et Girardot continuaient leur chemin sur Ottawa, accompagnés de nos aimables et fidèles compagnons, MM. les députés Choquette et Desaul-

niers, auxquels nous ne saurions adresser trop de remerciements. Ils peuvent être certains, ces messieurs, que leur souvenir vivra en nous aussi longtemps que le souvenir même de notre voyage. Je n'insisterai pas sur la scène des adieux : je ne m'en sentirais pas le courage. Ils furent, en un mot, ce qu'ils doivent être entre hommes qui ont appris à se connaître et à s'estimer. M. de la Houplière, qui ne tenait pas à rester à Winipeg, nous quitta également, mais en nous donnant rendez-vous à Montréal pour le jeudi suivant. Nous ne restions donc que trois : MM. Thuvien, Raveneau et l'auteur de ces lignes.

La soirée fut singulièrement employée. Nous avions pris congé de nos amis de Winipeg, avec lesquels nous devions nous trouver le lendemain à 8 heures. Après le dîner, nous nous promenions de par la ville, quand nos oreilles sont frappées par une musique étrange et bien connue, la musique de l'Armée du Salut, qui, réunie sur la place principale de la ville, appelait les fidèles à l'office du soir.

L'idée nous vint, n'ayant rien à faire, de suivre la foule et d'entrer avec elle dans la salle grande et vaste où se tenait la réunion. Des chants, des discours, des professions de foi, des confessions publiques de ceux qui se trouvaient éclairés par la grâce, des distributions de journaux, des grimaces, des contorsions, et aussi, de la part de l'assistance, des œillades significatives, voilà ce que nous vîmes pendant deux heures. Au bout du premier quart d'heure, en ayant assez, je voulais m'en aller; mais la porte ne s'ouvrait qu'à ceux qui entraient, et non à ceux qui voulaient sortir. Force me fut donc d'avaler toutes ces singeries, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Le lundi, 22 septembre, à 8 heures du matin, MM. Bernier, Girard, le juge Dubuc et M. Allard, ce dernier accompagné de M. de Cacqueray, venaient, chacun avec sa voiture, nous prendre à Rosin-House. L'objectif de notre promenade était la visite de la paroisse Saint-Charles. Mais, chemin faisant, nous nous arrêtons à une ferme magnifique, propriété d'un richissime Anglais, qui y dépensa des sommes énormes. Un motif particulier nous attirait en cet endroit : nous savions que là se trouvaient les derniers représentants de cette belle race des buffalos, jadis les maîtres uniques de la prairie, aujourd'hui anéantis, sauf ceux que nous allions voir et quelques individus réfugiés au plus profond de l'Athabaska. Grâce au sénateur Girard, nous sommes immédiatement introduits dans la propriété, et bientôt nous apercevons, au milieu d'une

immense prairie, sept ou huit buffalos, dont un tout jeune et tout petit, en train de paître paisiblement l'herbe dont ils paraissaient très friands. Notre vue ne semblait pas les intimider beaucoup. Ce sont de magnifiques animaux, ornés d'une superbe crinière, et qui paraissent doués d'une grande force. L'opinion générale s'accorde à dire qu'ils auraient pu être facilement domestiqués et rendre des services analogues à ceux que nous tirons du bœuf ou du cheval.

Cette visite, jointe au retard occasionné par la difficulté de nous réunir à l'heure fixée, ne nous permet pas d'aller jusqu'au centre même de la paroisse. Nous nous arrêtons aux premières maisons, nous contentant d'admirer les belles cultures et les grandes fermes qui se trouvaient sur notre route. Par moments on se serait cru en pleine Normandie. Nous rebroussons chemin. Le sénateur Girard, dans la voiture duquel je me trouvais, laissa ces messieurs prendre les devants, et, sans plus nous presser, nous achevons notre promenade par la visite des beaux quartiers de la ville, des villas élégantes qui bordent la rivière et de ce qui fut le fort Garry. Nos amis, renvoyant leur voiture, voulurent bien accepter de dîner avec nous. Le repas fut très gai : nous portâmes toast sur toast à la France, au Canada, aux absents, nous promettant bien de ne pas mutuellement nous oublier. Nous avons la mémoire longue, et nous tiendrons notre promesse.

A 5 heures et demie nous remontions dans le train, après avoir échangé avec nos aimables compatriotes de chaleureuses poignées de main.

Les journées des 23 et 24 se passèrent sans incidents remarquables : la société qui composait notre sleeping était fort agréable, et nous nous rappelons encore, non sans plaisir, certaine soirée où notre nègre, s'étant emparé d'une guitare dont une jeune Américaine jouait fort gracieusement, cherchait à tirer de son côté, de cet instrument ingrat, des modulations d'une harmonie douteuse, mais qui le faisaient et nous faisaient rire nous-mêmes jusqu'aux larmes. Les nègres sont en général très amateurs de musique ; celui-ci toutefois poussait cet amour jusqu'à la passion. Sa guitare entre les bras, son corps ondulant, sa tête penchée, son sourire béat, il était à peindre, et de temps à autre, en y pensant, je me laisse encore aller à un grand éclat de rire.

Ce fut le 25 septembre, à 4 h. 30 min. du matin, que nous pûmes enfin débarquer à Ottawa. Il était trop tôt pour pénétrer dans la ville : il nous fallut attendre jusqu'à 6 heures, et d'ici là nous promener en long et en large aux alentours de la gare. Le moment

venu, nous nous faisons indiquer le chemin de la *Chaudière*, la grande curiosité naturelle de la ville et qui n'est autre chose que le déversement de la rivière l'Outaouais dans un profond entonnoir où l'eau jaillit et bouillonne. Des canaux l'environnent, pour permettre aux bois flottés d'arriver jusqu'au pied des scieries qui les débitent. Ottawa est véritablement la ville des bois ; elle possède les plus belles scieries du monde, et son commerce est immense. Du haut du pont qui la domine, la *Chaudière* présente un bien curieux spectacle, malgré l'entassement des bâtiments nombreux qui l'enserrent, et dont la disparition doublerait la magnificence de la mise en scène.

Ottawa n'est pas seulement la ville des bois, c'est aussi la ville fédérale, la capitale du Dominion, le siège du Gouvernement et du Parlement, la résidence du Gouverneur général. Après avoir déjeuné à l'hôtel Russel, où nous attendîmes en vain l'arrivée d'un cicerone auquel notre ami M. le député Desaulniers nous avait recommandés, et qui devait venir nous y chercher, nous nous décidons à prendre le chemin des bâtisses parlementaires, que nous tenions à visiter en détail. Situées au sommet de la colline qui domine la ville, leur masse est véritablement imposante et produit de loin un très grand effet. Le Parlement proprement dit occupe la partie supérieure un peu en retrait de deux autres *blocs*, immenses constructions destinées aux divers grands services du gouvernement et des ministères. Nous ne les décrirons pas : chacun a pu en voir d'exactes photographies et admirer, sinon les détails de leur architecture, du moins leur ensemble majestueux et leur magnifique situation. La Bibliothèque, bâtie en forme d'abside gothique, attire et retient plus particulièrement l'attention. Le Parlement, entouré d'une verte pelouse, et à l'ouest duquel s'élève la statue de sir Georges Cartier, œuvre d'un sculpteur franco-canadien déjà célèbre, M. Philippe Hébert, possède une tour centrale de 180 pieds de hauteur, du sommet de laquelle le panorama est simplement magnifique.

Nous visitons successivement les deux chambres du Parlement, la bibliothèque, dont le défaut de commodité ne nous semble pas racheté par l'originalité de sa construction, les salles de commission, les salons de réception des *speakers* et des membres des deux assemblées; puis nous continuons la visite de la ville, que nous avions commencée le matin. *Hull*, à proximité d'Ottava, dont il semble le faubourg, mais qui, en réalité, en est absolument distinct, a une population presque exclusivement française; ses scie-

ries sont importantes, et les piles de bois se dressent en quantités considérables. Les rues d'Ottawa sont larges et bien percées, garnies de trottoirs en bois et ornées de beaux magasins. Cité industrielle et commerçante, elle possède déjà, bien que de fondation récente, une population de 40 000 habitants, qui ne pourra que croître, grâce au développement incessant que prend l'industrie des bois et à son exceptionnelle situation.

Nous ne pouvions nous attarder longtemps à Ottava; il nous fallait à tout prix prendre, à 11 h. 30 min., le train qui devait nous conduire, entre 4 et 5 heures, à Montréal, où nous étions attendus, la Société de Saint-Jean-Baptiste nous offrant ce soir-là le banquet auquel elle nous avait si aimablement conviés. Le trajet d'Ottawa à la cité montréalaise s'effectue à travers un pays d'une grande fertilité. On suit longtemps les bords de la rivière l'Outaouais; les stations sont nombreuses et rapprochées. Il ne faut pas oublier que la province d'Ontario est la plus riche et la plus peuplée du Dominion et qu'elle compte plus de 2 millions d'habitants, bien que sa superficie dépasse de fort peu la moitié de celle de la province de Québec.

En arrivant à Montréal, nous retrouvons avec plaisir nos deux collègues MM. de la Houplière et Salles, qui nous donnent des détails sur ceux des nôtres qui nous avaient précédés, et qui déjà avaient quitté la ville, pressés qu'ils étaient de prendre à New-York le bateau du 27. Arrivés à l'hôtel Richelieu, nous fûmes assaillis de visites; mais l'une d'elles fût pour nous une véritable surprise et la cause d'une grande joie. Mgr Labelle, le sympathique curé de Saint-Jérôme, arrivé depuis peu de Paris, où nous l'avions laissé, venait nous engager à passer quarante-huit heures dans son presbytère de Saint-Jérôme où il nous offrait l'hospitalité. Vivement touchés de cette preuve nouvelle d'affection, nous acceptons avec bonheur, heureux de la perspective de voir sur place l'œuvre de cet infatigable apôtre, de ce colonisateur incomparable, et de le juger lui-même dans l'intimité de sa vie et de ses occupations journalières. Il fut convenu que nous partirions le samedi dans l'après-midi, pour revenir le lundi matin. Nous devions d'ailleurs le retrouver le soir au banquet.

Les journaux de la localité ont rendu compte de ce banquet, offert par l'antique Société de Saint-Jean-Baptiste aux membres composant la délégation du Club Alpin Français. Nous n'étions malheureusement que cinq pour le représenter. La réception n'en fut ni moins brillante ni moins affectueuse; elle eut lieu dans la

grande salle de l'hôtel Richelieu, superbement décorée pour la circonstance et pavoisée d'innombrables drapeaux français. Le président de la Société, orné de ses insignes, présidait naturellement la table, où plus de cent convives avaient pris place. Parmi eux on remarquait en première ligne M. le premier ministre de la province de Québec, l'hon. M. Honoré Mercier, qui, bien que réclamé dans une autre enceinte, avait voulu nous donner ce témoignage de haute sympathie; l'hon. M. Marchand, l'orateur de la Chambre des Communes, ayant non loin de lui l'ancien maire de Montréal, l'honorable M. Beaugrand, et le sculpteur canadien M. Philippe Hébert, avec lequel nous avons fait depuis plus ample connaissance. Étaient également présents MM. U.-E. Archambault, les échevins Brunet et Rolland, M. le consul de France, Mgr Labelle, le sympathique poète canadien Louis Fréchette, lauréat de l'Académie française, M. L. Perrault, etc., etc.

Ce qui donna au banquet de Montréal un grand retentissement, ce fut le discours qu'y prononça M. le ministre de la province de Québec, l'hon. M. Honoré Mercier. Prenant pour base de son allocution ces mots : *loyaux mais Français*, il s'attacha à démontrer que, si les Canadiens avaient le désir sincère de rester les loyaux sujets de Sa Majesté Britannique, à qui ils étaient redevables des libertés dont ils jouissent, ils prétendaient néanmoins ne rien céder de leurs anciennes prérogatives, droits et coutumes et conserver intactes l'affection et la sympathie qui les unissaient à la France, leur mère bien-aimée. Cette thèse, développée avec autant de talent que de chaleur, avec autant d'habileté que d'énergie, avec autant de puissance que de conviction, fut commentée le lendemain par toute la presse; mais nous devons à la vérité de dire qu'elle fut applaudie avec enthousiasme par tous ceux qui l'entendirent. C'est que M. le premier ministre est un orateur de haut vol, à la parole attractive et irrésistible, qui sait communiquer à ses auditeurs les convictions dont il est animé. Organe agréable, geste sobre, mesuré, regard tour à tour caressant et fier, tenue parfaite, il possède de l'orateur toutes les qualités extérieures. Sûr de sa parole, il insinue ou il affirme, il attaque ou il se défend avec un égal bonheur; c'est en un mot un rude jouteur et ceux-là mêmes qui ne partagent pas toutes ses idées ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à son talent.

Avant lui, l'hon. M. Beaugrand qui, l'année précédente, avait assisté aux réunions et aux fêtes qu'avait organisées le Club Alpin Français à l'occasion de l'Exposition universelle, avait porté un

toast des plus applaudis au Club Alpin et à la délégation qui le représentait. Celle-ci, dans la personne de son président, répondit avec émotion aux paroles chaleureuses de l'ancien maire de Montréal, et but à la prospérité du Canada; puis Mgr Labelle prit la parole : dans une de ces allocutions familières et originales, fines et naïves à la fois, il fit l'éloge de la province de Québec, si foncièrement attachée à la vieille patrie, développant avec bonheur sa devise héraldique : *Je me souviens.* A un toast porté à la France, le consul de France, M. Schwob, répondit en quelques mots fort appréciés, et la série des discours qui, au Canada, n'est jamais épuisée, continua par un délicieux speach de M. Marchand, l'orateur de la Chambre des Communes, par un autre de M. Perrault, et par un vrai discours de M. le président de la Société de Saint-Jean-Baptiste, l'hon. M. David. M. Louis Fréchette captiva l'auditoire en déclamant avec un vrai talent quelques-unes de ses poésies les plus touchantes, et notamment son *Ode à la France.* M. Philippe Hébert l'amusa avec sa chanson des *Raft'smen,* et chacun se sépara, emportant de cette soirée un souvenir qui pour nous restera profondément gravé dans notre cœur. Il était impossible de ne pas être sincèrement ému en présence de démonstrations aussi chaleureuses et aussi sympathiques. Les poignées de main qui s'échangèrent ce soir-là entre les Français de la vieille France et ceux de la France nouvelle ne laissèrent aucun doute, je vous assure, sur la réalité des sentiments qui les provoquaient.

Le surlendemain samedi, 27 septembre, après deux jours employés à revoir Montréal, l'hôtel de Winsor notamment, à recevoir et à rendre de nombreuses visites, nous prenions le train qui, en moins de deux heures, nous déposait à Saint-Jérôme. Mgr Labelle nous attendait à la gare. Nous nous rendons immédiatement au presbytère, très simple et très modeste, situé à proximité de l'église qui est elle-même d'une simplicité remarquable, et, pour quiconque connaît Mgr Labelle, il n'est pas difficile de deviner l'accueil qui nous fut fait. C'est l'hospitalité large et affectueuse dans tout ce qu'elle a de plus patriarcal. Le presbytère abrite non seulement le curé, mais aussi les trois ou quatre vicaires qui composent actuellement le clergé de la paroisse.

On peut dire que Mgr Labelle est le fondateur de cette magnifique paroisse. Quand il y fut envoyé, il y a 21 ans, elle comptait à peine 500 habitants : elle en a aujourd'hui de 4 à 5,000, et cette transformation ne s'est pas opérée sans un grand devouement et sans de grands efforts. Cette paroisse est plus qu'une

paroisse : c'est une famille, dont son curé vénéré est le père. Mais aussi comme il a contribué à son extension et à son bien être! Il a voulu en faire un centre unique, ou plutôt un type, « conservant, suivant ses propres expressions, un vernis du vieux « temps, qui ne fait pas mauvaise figure au milieu de ce progrès « moderne dont nous avons cherché à nous approprier les bien- « faits, sans rien perdre de nos vieilles mœurs patriarcales et « françaises ». Agriculteur avant tout, Mgr Labelle n'est pas ennemi de l'industrie et du commerce. A toutes les écoles que contient la paroisse il a ajouté un collège commercial, qui compte 140 élèves, et, voulant utiliser les pouvoirs d'eau que lui donne la rivière sur les rives de laquelle Saint-Jérôme est assis, il a encouragé l'établissement de manufactures, qui fonctionnent admirablement. La papeterie de M. Rolland, qui emploie plus de 200 ouvriers, est une des plus belles et des mieux outillées de l'Amérique. L'électricité est partout, et le téléphone communique avec Montréal et Québec.

Ce nous fut une grande satisfaction que de pouvoir, le lendemain dimanche, assister à la messe, que chantait, à 9 h. 30 min., le vénérable curé Labelle. Nous avions hâte de le voir dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales. Nous fûmes très profondément édifiés : sa tenue était des plus dignes et son auditoire était à l'unisson. Il nous a rarement été donné, si ce n'est dans le Tyrol, de voir une assemblée de fidèles aussi édifiante. Pas une tête ne se détournait de l'autel, pas un regard ne quittait son livre; la présence d'étrangers ne provoquait aucune distraction. Une chose nous surprit pourtant : après l'évangile et les recommandations et avis, l'excellent curé avertit ses paroissiens qu'une troupe de maîtres d'armes venus de Montréal (ils étaient à la messe en grande tenue de parade et l'épée à la main) donnerait plusieurs assauts après vêpres au profit d'une bonne œuvre. Il les engagea vivement à y assister, et recommanda à ceux qui, pour une raison ou pour une autre, seraient empêchés d'y aller, d'envoyer au secrétaire le prix de leurs places, afin d'encourager ces braves jeunes gens dans l'usage qu'ils faisaient de leur talent. Cet appel, fait de vive voix, ne valait-il pas toutes les affiches et tous les placards?

La sortie de la messe fut particulièrement intéressante. Toutes ces physionomies honnêtes et franches; ces femmes, ces jeunes filles respirant la santé et le bonheur; ces hommes, ces jeunes gens robustes et bien bâtis; ces enfants roses, frais, tout dénotait

l'aisance et le manque de préoccupation et de soucis. Mais d'où pouvait sortir tout ce monde? L'église est relativement petite et il fallait un entassement prodigieux pour que chacun pût trouver à se caser. Les enfants sont excessivement nombreux : l'ordre divin : *Croissez et multipliez*, n'est obéi nulle part plus qu'à Saint-Jérôme.

Après le repas de midi où la gaîté battit son plein, nous faisons en voiture une délicieuse promenade. Le pays est ravissant. Traversé par la rivière du Nord, qui facilite l'établissement des usines et des manufactures, il nous a semblé d'une merveilleuse fertilité. Nous visitons les travaux du chemin de fer et notre attention est particulièrement attirée par une large tranchée qu'on dirait ouverte à travers une forêt d'arbres pétrifiés dont nous emportons de nombreux fragments. A notre retour, nous visitons la ville. Les rues sont larges; les maisons propres et bien bâties; quelques-unes sont même élégantes. Notre cher curé nous conduit ensuite à la papeterie de M. Rolland, dont le propriétaire nous fait les honneurs avec une grande obligeance, nous donnant sur toutes choses les explications les plus intéressantes. Femme charmante; nombreux enfants.

Nous ne manquons pas, le soir, d'aller tous ensemble à l'intéressante séance qui nous avait été annoncée le matin. Nous en revenons très satisfaits, et nous clôturons la journée par une heure de joyeuse causerie avec notre aimable et bon curé. Le lendemain, à 7 heures du matin, nous quittions Saint-Jérôme, en compagnie de Mgr Labelle et des aimables jeunes gens qui nous avaient divertis la veille, et nous rentrions à Montréal très heureux de notre champêtre excursion. A la gare nous nous séparons de Monseigneur, non sans l'avoir chaleureusement remercié. Il était triste, nous l'étions aussi, et il ne fallut rien moins que les hurrahs enthousiastes poussés en notre honneur par nos jeunes compagnons pour nous rendre notre gaîté.

Le consul de France, M. Schwob, avait eu la bonne pensée de nous inviter ce jour-là à déjeuner : nous n'eûmes garde de refuser son invitation. Mme Schwob, à laquelle nous sommes présentés, est une femme des plus charmantes et des plus gracieuses faisant avec une parfaite bonne grâce les honneurs de chez elle. Nous lui adressons ici, avec nos remerciements, l'expression de nos hommages et l'assurance que nous conserverons longtemps le souvenir de son accueil et de son aimable hospitalité.

Le soir de ce même jour, 29 septembre, nous quittions, le cœur serré, cette bonne ville de Montréal et les amis nombreux

qui avaient voulu nous donner une dernière poignée de main. Je ne puis penser à elle, et j'y pense souvent, sans une émotion reconnaissante pour l'accueil chaleureux dont nous avons été l'objet. Pour un peu, Montréal nous aurait fait oublier la France. Le reverrai-je un jour? La chose n'est pas probable; mais je n'ai pas perdu l'espoir de revoir quelques-uns de ses enfants et de leur exprimer de vive voix les sentiments de gratitude et de sympathie qu'ils ont fait naître en mon cœur.

Quitter Montréal c'est quitter le Canada. A 8 heures du soir nous arrivions à Platsbourg, et nous descendions à l'hôtel Fouquet, qui domine le lac Champlain. Traverser les lacs Champlain et Georges, prendre à Cardwell la ligne ferrée, et, par Saratoga et Albany, gagner New-York, tel était notre itinéraire. Nous le suivons de point en point. La traversée des lacs est chose classique : nous ne nous arrêterons donc point à la dépeindre, quelque merveilleuse qu'elle ait été. Ce fut sans contredit une des plus belles journées de notre voyage. Le temps était superbe, et les distractions ne nous ont pas manqué. Le lac Georges est à lui seul une adorable chose. Nous descendons à Saratoga, pour dîner au grand hôtel des États-Unis, le plus grand peut-être qui existe, et à minuit nous nous embarquons pour New-York, où nous devons arriver le lendemain matin.

C'était le 1er octobre.

Si le parcours de l'Hudson en bateau nous avait, dès le début de notre voyage, si heureusement impressionnés, le retour à New-York par le chemin de fer ne nous a pas laissé de moins charmants souvenirs. Fait par une matinée splendide, il nous a paru merveilleux. L'Hudson est bordé sur ses deux rives de collines les plus verdoyantes, aux formes les plus variées, aux villas les plus élégantes, se dressant coquettement sur leurs pentes. Sur la rive droite comme sur la rive gauche, cette ligne de collines est ininterrompue, et, comme elles s'avancent parfois jusqu'aux bords mêmes du fleuve, il en résulte que la voie traverse de courts et fréquents tunnels, à la sortie desquels on a sur le fleuve, sur ses îles et sur ses eaux si diversement colorées, les coups d'œil les plus variés et les plus chatoyants. Parfois il se rétrécit, parfois il devient large comme un lac, et forme les anses les plus mystérieuses et les plus cachées, qu'abritent des rochers à la fine dentelure. Tantôt, le terrain devenant plat, un de ses bras s'enfonce à gauche dans l'intérieur des terres : une chaussée étroite se présente; le train s'avance et la franchit avec une rapidité et une

allure étonnantes, et du milieu de cette chaussée le coup d'œil est enchanteur. Sur les deux rives se trouvent de nombreux ports naturels, abritant des quantités de canots, de barques, voire même de chaloupes à vapeur. Rien de ce qui se passe sur le fleuve ne nous échappe : ici, c'est un de ces immenses steamers qui remontent quotidiennement l'Hudson ; plus loin, sur la rive opposée, nous pouvons suivre le train, qui file à toute vapeur, et à chaque instant se présente un brick à la blanche voilure que caressent les rayons du soleil. Rarement plus belle matinée ne s'était offerte à nous ; rarement il nous fut donné de contempler plus beau et plus vivant spectacle.

La voie rentre bientôt dans les terres et alors le spectacle change, on sent qu'on approche de la grande cité américaine. La vie industrielle apparaît: et nous nous engageons au milieu des usines et des fabriques bâties en grand nombre sur pilotis. Les briqueteries notamment abondent, et l'on n'en est pas surpris quand on sait que la brique est le principal élément de construction des maisons de New-York. Des balises, des phares construits avec ces mêmes briques rouges jalonnent le fleuve, tandis que sur les deux rives les maisons se multiplient et semblent monter les unes sur les autres. Nous allons arriver: nous arrivons.

Il était à ce moment 8 heures. Nous nous faisons conduire derechef à l'hôtel Martin, mais sans enthousiasme, nous rappelant à quel point nous y avions été ce qu'on appelle vulgairement écorchés, et lui gardant rancune de ce qu'il n'avait point tenu toutes les promesses qu'il nous avait faites par écrit. Mais ce n'est pas en Amérique qu'il faut chercher ce respect scrupuleux des conventions, et nulle part l'exploitation de l'étranger ne se fait sur une plus vaste échelle.

Nous ne devions nous embarquer que le 4 octobre, et nous étions au 1er. Réalisant donc nos intentions premières, plus heureux en cela que ceux de nos collègues qui nous avaient précédés de huit jours, nous allons passer les journées du 2 et du 3 à Washington, Baltimore et Philadelphie, et le 4 au matin, de retour à New-York, nous nous embarquons, à 9 h. 30 min. précises, sur le paquebot de la Compagnie Hollandaise le *Spaarndam*. Le 16 octobre, à 1 heure du matin, nous débarquions à Boulogne, et quatre heures plus tard nous étions à Paris. Il y avait juste deux mois, jour pour jour, que nous l'avions quitté.

En terminant le récit à vol d'oiseau de notre excursion au

Canada, nous tenons à adresser nos remerciements à notre modeste et aimable collègue M. Thuvien, qui a bien voulu, en nous communiquant ses notes, suppléer à l'insuffisance de celles que nous avions recueillies. Sans doute, aussi, il nous eût été possible, en glanant dans le champ de nos souvenirs personnels, de ramasser quelques menus détails qui, réunis, auraient formé une petite gerbe ; mais, outre qu'ils n'eussent intéressé que nous-même, il nous a paru inutile d'ajouter à ces pages déjà trop longues quelques pages de plus.

Puisse ce récit, si incomplet qu'il soit, faire revivre, pour ceux de nos collègues qui composaient notre chère caravane, quelques-unes de ces bonnes journées passées ensemble! puisse-t-il leur inspirer le désir de recommencer, à de prochaines vacances, ces excursions en commun qui ont tant de charme, créent tant de liens et accumulent tant de souvenirs! Et, dans le cas où la réalisation de ce désir se trouverait empêchée, que mes chers et aimables compagnons reçoivent ici, avec les remerciements de leur ancien et éphémère président, pour les égards dont ils l'ont accablé, l'assurance de ses sympathies les plus vives, de son affection la plus cordiale.

Les pages qui précèdent (1) étaient écrites quand nous est arrivée la nouvelle de la mort de Mgr Labelle, curé de Saint-Jérôme. Qu'il nous soit permis de nous faire l'interprète des sentiments de profonde tristesse et de sincères regrets que tous ceux qui l'ont connu ont éprouvés à l'annonce de cet événement aussi douloureux qu'inattendu; événement qui prend les proportions d'un deuil public, aussi bien pour la France que pour le Canada!

Mgr Labelle, protonotaire apostolique, était une de ces physionomies originales et saisissantes qui ne peuvent passer inaperçues. Fils de cultivateur, ainsi que le rappelait sa devise : *Pater meus agricola*, il évoquait par sa bonhomie et sa finesse le type de ces anciens Normands dont il aimait à se dire issu. Ses amis le comparaient volontiers à notre ancien curé de Meudon, dont il avait la verte allure, l'esprit fin, un peu mordant et quelque peu gaulois. D'une grande simplicité, il aimait à recevoir, et personne

(1) Ces lignes ont été lues à la Conférence du 28 janvier lors de la réunion mensuelle du Club Alpin.

n'entendait comme lui cette hospitalité modeste, bienveillante et confortable qu'on attribue volontiers aux anciens patriarches.

Prêtre excellent, pasteur attaché à ses paroissiens, qui l'aimaient comme un père, nul ne travailla plus que lui à l'extension de son pays et à ses progrès. Amant passionné de la France, il lui avait voué un culte qui ne s'est jamais affaibli : on peut dire qu'aucune de ses pensées n'était complète s'il ne trouvait le moyen de la rattacher à la France. Le but principal de sa vie a été la colonisation du Canada par l'élément français, auquel il ne consentait à unir l'élément belge que parce que celui-ci, indépendamment de ses grandes qualités pratiques, parlait la langue et cultivait la religion du vieux pays. Loyal sujet de Sa Majesté Britannique, à laquelle il était reconnaissant de toutes les libertés dont il jouissait, il n'en considérait pas moins la France comme sa véritable mère, comme celle qui avait droit à toutes ses affections et à tout son amour. Les divers voyages qu'il a faits dans notre pays n'ont eu pour conséquence que de fortifier en lui ce sentiment d'attraction profonde qui lui faisait tendre la main à tous les Français sans exception.

Son activité était infatigable; son intelligence puissante suffisait à toutes les tâches, si nombreuses et si ardues fussent-elles. Sous-ministre de l'Agriculture et de la Colonisation, il se voua à tout ce qui pouvait contribuer aux progrès de l'une et de l'autre, établissant des chemins de fer, confectionnant des routes, introduisant les méthodes nouvelles, encourageant l'immigration. Arrivé à Saint-Jérôme il y a vingt ans, il n'y trouvait qu'une paroisse de 500 âmes; il la laisse aujourd'hui, avec une population de près de 5,000 habitants, prospère et florissante. Il a voulu faire et il est arrivé à faire de Saint-Jérôme un de ces centres où à l'intensité du sentiment religieux, à la pureté et à l'intégrité des mœurs, se joint une activité industrielle et commerciale des plus remarquables. Il fonda une école de commerce, encouragea l'établissement des manufactures, se servant de toutes les découvertes de la science moderne pour donner à ses paroissiens une plus grande somme de bien-être. Que de choses il rêvait pour son pays!

Il aurait voulu faire pénétrer partout, et notamment dans sa chère province de Québec, les éléments civilisateurs qu'il empruntait à la France. Le chemin de fer, qui bientôt, nous l'espérons, reliera Saint-Jérôme au lac Temiscamingue, est en grande partie son œuvre. Sur ce long parcours il voulait accumuler paroisses sur paroisses, ne se contentant pas de celles qu'il avait fondées en si

grand nombre et de celles plus nombreuses encore dont il avait jeté les premières assises.

On ne s'occupe pas ainsi du bonheur des autres, on ne s'y dévoue pas avec autant de constance et de chaleur, sans être soi-même profondément bon et généreux. Sa maison, sa bourse, son cœur étaient à qui les réclamait, à qui éprouvait le besoin d'un secours ou d'une consolation. Ses envieux, car il en avait, lui trouvaient une personnalité trop encombrante, trop envahissante, trop remuante; mais depuis quand fait-on le bien sans beaucoup se remuer, et le *mouvement* n'est-il pas la force ?

Mgr Labelle restera éternellement dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Pour nous, qui ne l'avons approché que dans ces derniers temps, mais qu'il traitait déjà comme un vieil ami qu'on laisse pénétrer dans les arcanes de sa pensée et de son cœur, nous faisons plus que le regretter, nous le pleurons, et nous unissons nos larmes à celles de ses amis du Canada, à celles de sa vieille mère, de cette vénérable octogénaire dont il était l'idole et qui a la douleur de lui survivre. Espérons qu'un jour prochain, son pays, reconnaissant de son immense labeur et de son dévouement sans limite, élèvera un monument digne de lui au prêtre vénéré et au patriote ardent qui, jusqu'à sa dernière heure, n'a eu que deux amours au cœur : l'amour de Dieu et l'amour de sa double patrie !

J. D.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 27270